

# L'autorité

Lauréats du 33<sup>e</sup> concours littéraire

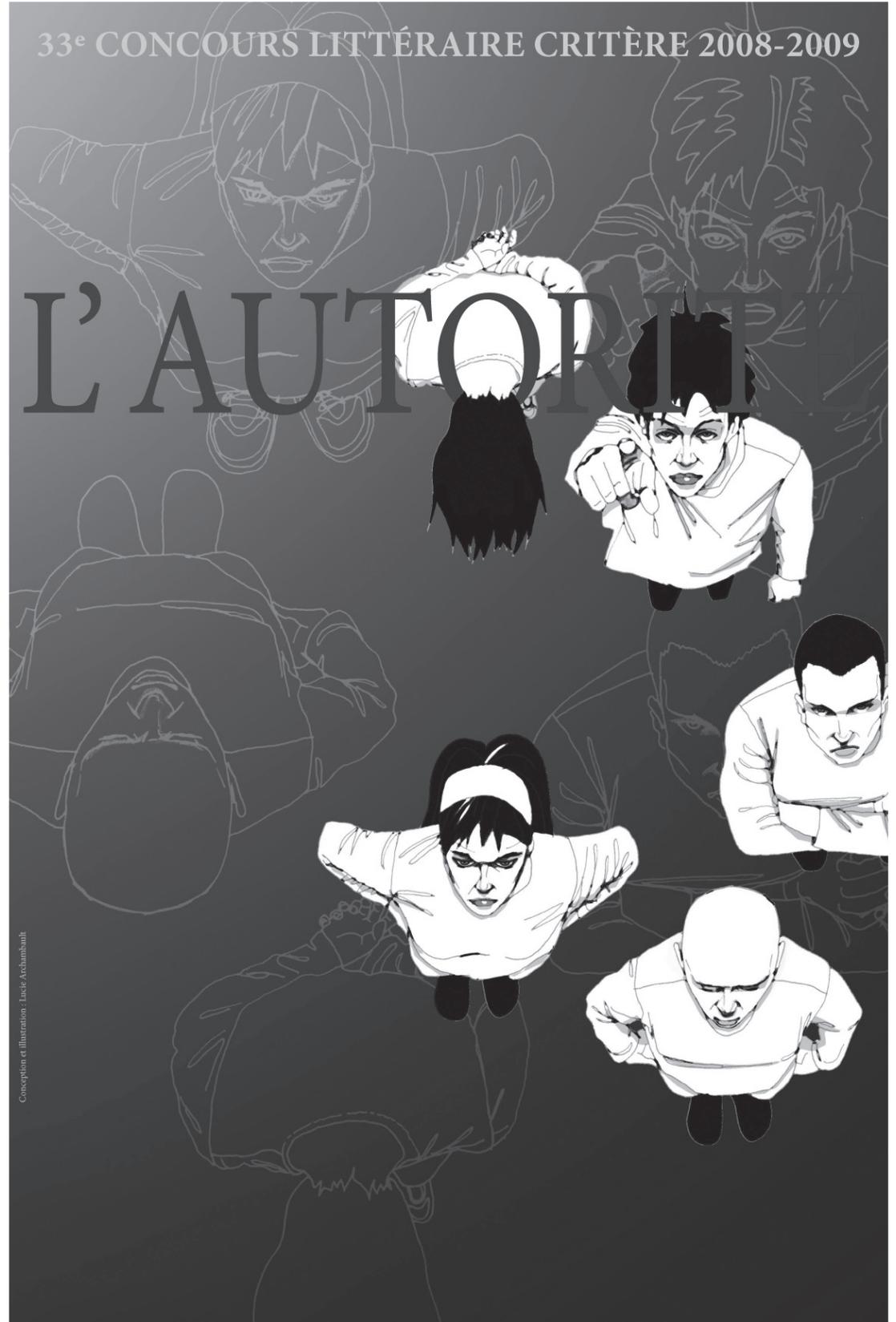
**Critère**

2008-2009

33<sup>e</sup> CONCOURS LITTÉRAIRE CRITÈRE 2008-2009

# L'AUTORITÉ

Conception et illustration : Lucie Archambault



# Remerciements

Le Concours littéraire  
Critère n'aurait pas pu  
être réalisé cette année  
sans la participation de  
ses partenaires:

Le ministère de l'Éducation, du  
Loisir et du Sport du Québec

L'Association générale  
étudiante du collège  
François-Xavier-Garneau

L'Association de parents  
du collège  
François-Xavier-Garneau

La Fondation du collège  
François-Xavier-Garneau

La Coopérative du collège  
François-Xavier-Garneau

Le réseau intercollégial  
des activités socioculturelles  
du Québec

Éducation,  
Loisir et Sport  
Québec 



 **FONDATION**  
du collège  
François-Xavier-Garneau



## Concours littéraire Critère

Organisé par le Collège  
François-Xavier-Garneau,  
avec le soutien financier des collèges participants  
et de ses partenaires.

### Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau

Claude Albert,  
directeur du concours

Jean-François Bouffard,  
conseiller à la Vie étudiante

### Membres du jury

Camille Deslauriers,  
Université de Sherbrooke

Georges A. Mackay,  
Collège François-Xavier-Garneau  
Philippe Mottet,  
Collège François-Xavier-Garneau

### Secrétariat et administration

Concours littéraire Critère  
1660, boulevard de L'Entente  
Québec (Québec) G1S 4S3  
Téléphone: (418) 688-8310, poste 2406

### Édition du Collège François-Xavier-Garneau

Claude Albert,  
mise en page  
André Gaulin,  
révision linguistique

© Concours Critère  
ISSN - 1920-7050

## Sommaire

Remerciements.....	7
Crédits.....	8-9
Sommaire.....	10-11
Préface.....	13-18
Avertissement.....	20

## Écrits des lauréats

Virginie Blanchette-Doucet, Cégep de Drummondville <i>Le piège</i> .....	21
Charles-André Caron Collège André-Grasset <i>Suivons les papillons</i> .....	39
Philippe Côté-Léger, Cégep régional de Lanaudière à L'Assomption <i>Vacuus</i> .....	67

Nicolas Gendron, Collège Lionel-Groulx <i>Bobo - Coco - Dodo</i> .....	77
--	----

Sophie Larrivée-Larouche, Cégep de Limoilou <i>Le Psy</i> .....	101
---	-----

Oriane Leperlier, Cégep de Jonquière <i>Tu obéis</i> .....	119
--	-----

Ariane Litalien, Collège François-Xavier-Garneau <i>Mon petit cadavre à côté du sien</i> .....	135
--	-----

Émile Vigneault, Cégep de Sainte-Foy <i>Aliénés</i> .....	155
---	-----

<b>Répartition des prix</b> .....	176-177
-----------------------------------	---------

## Préface

### La haine

Chaque être humain a quelque chose d'unique dans ses goûts, ses valeurs et ses comportements. À cause de cela, il se peut qu'il apporte un jour une contribution appréciable à la connaissance et à l'amélioration de la qualité de la vie. Mais d'un autre côté, il se révèle aussi assez dépendant de son prochain dans ce qu'il éprouve et dans sa compréhension du monde. Dans des circonstances particulières, il lui arrive même de réfléchir et de réagir par imitation et de devenir un véritable sujet d'inquiétude pour les gens qui l'entourent. Il se montre alors impulsif et déréglé dans ses sentiments et si d'aventure il interprète que quelqu'un lui fait du tort, il se met à éprouver quelque chose qui, au-delà de toute critique et de toute analyse, le conduira à la haine.

Voilà un sujet de réflexion parfaitement d'actualité. Il semble que les mœurs ne se sont pas tellement adoucies au cours des dernières années et qu'il est moins difficile que jamais de trouver une bonne raison pour déverser son fiel. À quoi cela peut-il bien être dû ? Inutile de se demander ici si notre époque est plus ou moins vindicative, belliqueuse, violente et colérique qu'une

autre, tournons plutôt notre attention vers ce qui cause, constitue et résulte de la haine. Différent de l'agressivité, ce sentiment a toujours quelque chose de destructeur, autant pour la personne qui le ressent que pour celles et ceux qui en subissent les effets. Alors comment se fait-il qu'à l'intérieur de n'importe quel groupe social il exerce une telle influence ?

La littérature peut nous aider à comprendre pourquoi il en va ainsi. Il n'est pas très tentant de parler de la haine dans la vie de tous les jours, le sujet est trop sérieux, austère, perturbant. Tout comme la mort, il vaut mieux ne pas trop l'aborder parce qu'il nous remet sous le nez notre imperfection et nos limites. En revanche, le sujet semble moins rebutant dans une « représentation ». Peut-être que le fait de prendre une distance en « reproduisant » la réalité, ou encore le fait de profiter de l'« immunité » de la fiction nous met plus à l'aise pour regarder la réalité en face. Aristote disait déjà dans *La poétique* que nous ressentons du dégoût à voir une scène horrible en direct, mais que nous pouvons l'apprécier quand elle nous est montrée en différé par un artiste.

La haine est une caractéristique affligeante de l'être humain. Elle rend la communication inopérante et stimule de l'agressivité et de la violence qui peuvent se manifester sous les formes les plus délétères. À toutes les époques et dans tous les pays du monde, des efforts ont

été faits pour la refréner, la contenir, l'éradiquer, mais avec un succès mitigé il faut bien le dire. Comme si dans des pensées ou des actes portant atteinte à l'intégrité ou à la dignité d'autrui, ou encore dans des accès de destruction gratuite ou visant la propriété, il y avait quelque chose de rassérénant, d'équilibrant, de profondément satisfaisant.

De temps en temps, cette fureur peut se révéler utile si elle vise un ennemi dangereux ou lorsqu'elle a pour but de satisfaire un besoin élémentaire. Au commencement, il a bien fallu que la plupart des hommes sains et vigoureux pourchassent des animaux et les tuent pour assurer la survie du groupe. Mais depuis, les choses ont bien changé et force est d'admettre que le fait de se contenir s'est révélé plus important dans le développement de la civilisation et de la qualité de la vie. L'instrument qui a le plus servi à cet adoucissement des mœurs s'appelle la culture, une sorte de pacificateur qui compte sur l'éducation, mais aussi sur une certaine part de répression pour parvenir à ses fins. Sauf que son efficacité reste limitée et que la vindicte continue de s'affirmer puisqu'aucun antidote efficace n'a encore été découvert pour enrayer la haine.

De fait, on peut se demander si ce sentiment est inné ou acquis vu qu'il se manifeste de manière aussi constante. Du point de vue de la psychologie, il serait peut-être dangereux de le refouler indéfiniment puisque des troubles de la personnalité ou du comportement pourraient faire

leur apparition. Alors il vaut mieux prévenir que guérir et empêcher la haine de se manifester avant qu'elle ne soit acceptée comme un ressort de la psyché et de l'action. Ce sont les circonstances qui créent la hargne indispensable aux délits que nous décrivons et condamnons à la lumière des valeurs dominantes. Le fait d'avoir été humilié, agressé ou volé est généralement reconnu suffisant pour détester quelqu'un et se défendre ; mais le plus souvent, c'est en réaction à des écarts sociaux, psychologiques ou émotionnels que naissent des sentiments malsains. Je réussis, tu ne réussis pas ; je suis heureux, tu ne l'es pas ; je t'aime, tu ne m'aimes pas. Cela suffit à déclencher une crise intérieure qui fait beaucoup plus de mal que de bien.

Il n'est jamais acceptable de se sentir floué, à tort ou à raison d'ailleurs. C'est ce que disent les thérapeutes. Alors une des réactions les plus faciles, à défaut de pouvoir changer la situation, consiste à éprouver de la haine et à se gouverner en conséquence. Nous sommes ici au cœur du problème. Elle est loin la société utopique où tous les hommes seront égaux et vivront dans un respect mutuel. En attendant, nous devons composer avec des inégalités et nous attendre à ce que la loi du talion serve de palliatif à rebours et à l'encontre de tout conditionnement culturel. Toute sa vie, l'être humain essaye de se persuader et de persuader les autres qu'il a de la valeur ; et s'il n'y arrive pas, il s'adapte à son insignifiance et redevient ni plus ni moins une sorte de « bête ».

Cet état d'esprit, quand il s'étend à la collectivité, peut être la cause des plus grands malheurs. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, des soldats ont tué parce qu'ils niaient que leurs adversaires avaient une âme. Ils les ont écrasés comme des mouches vu que dans leur tête ils les avaient transformés en êtres affreux, menaçants et porteurs d'une maladie contagieuse : celle de la haine ! Plus récemment, d'autres scènes accablantes de grande envergure se sont produites un onze septembre 2001 aux États-Unis. Pour en arriver là, il faut bien entendu s'abstenir de regarder les faits avec lucidité et faire preuve d'une capacité d'abstraction ahurissante. Mais comment empêcher que cela se produise à nouveau ? Certainement pas en faisant l'autruche et en protestant dès que le sujet est abordé. D'ailleurs, il suffit peut-être de représenter ce qui conduit à des dérèglements émotionnels pour déclencher une prise de conscience salutaire.

Nous n'avons pas demandé aux participants de ce trente-deuxième Concours littéraire Critère d'énoncer une solution magique à tout ce qui vient d'être énoncé. Il leur revenait plutôt de montrer la haine en formation ou en action, d'en décrire les causes et les impacts dans les formes très révélatrices de la fiction. Dans une narration, un poème, une scène théâtrale ou un essai, il y a une distance critique par rapport au monde, une transposition mimétique qui facilite une aperception au-delà des apparences de même que la liberté d'expression. C'est peut-être là que nous pouvons le mieux saisir ce qui nous flétrit le cœur.

Que faut-il pour en arriver à la haine ? Il suffit de le demander pour obtenir des réponses en fonction des taches qui se trouvent dans la conscience, puisque personne n'est parfaitement exempt de ce sentiment corrosif. L'empathie, la bonté et la foi n'arrivent que difficilement à le garder à distance. Il est le produit de l'activité des hommes, qui ne voient que peu d'intérêt à abolir les différences dans les sociétés de consommation individualistes qu'ils ont développées. Les écarts de classe stimulent la productivité, tandis que le partage des biens débouche sur l'indifférence et l'oisiveté.

Tout bien considéré, c'est assurément le contexte qui engendre la haine et qui lui donne sa force. C'est aussi lui qui annihile des rapports égalitaires où il deviendrait inutile de se détester et de s'agresser. Des sentiments troubles apparaissent là où des aspirations sincères et légitimes se trouvent bafouées. Un défaut de personnalité conduit alors à accepter sans trop d'examen le postulat de son infériorité. Puis une volonté de se soulager d'une angoisse poignante accrédite des actions pour lesquelles il n'y aura jamais de pardon. Voilà un scénario inéluctable qui n'attendait que d'être mis en forme par des auteurs pour nous révéler avec acuité une partie de ce que nous sommes.

Claude Albert

## Avertissement

Quelques auteurs ont sciemment recouru à une disposition inhabituelle du texte et à des écarts de ponctuation pour créer des effets de sens. Le lecteur est invité à en tenir compte.

## *Le piège*

Par **Virginie Blanchette-Doucet**  
Cégep de Drummondville

Jour de pluie. L'air est tout humide, tout froid sur la peau de Flora, même à travers le plastique jaune de son imperméable. Les bottes font un bruit mouillé sur le trottoir de la rue Courchesne. Encore quatre coins de rue, et Flora sera à la maison. Ses mains se serrent sur les courroies de son sac à dos, elle ralentit le pas.

Derrière elle, Jeanne parle avec Audrey. Elles rient. Flora ne regarde pas derrière. Flora saute de flaque d'eau en flaque d'eau, revenant parfois sur ses pas pour étirer le temps. Jeanne lui a dit bonjour ce matin. Elle ne doit plus croiser son regard, ni même esquisser le plus petit sourire, même un sourire microscopique de fourmi, sinon Jeanne lui dira peut-être encore bonjour mardi matin, et elle, Flora, ne saura peut-être pas résister à l'envie de répondre.

Il reste trois coins de rue. Sous la haie de Madame Côté, une petite chatte blanche se cache. Flora l'a vue enseigner la chasse à ses petits la semaine dernière. Elle s'était arrêtée sur le trottoir pour la regarder faire, tellement captivée qu'elle en avait oublié de rentrer.

Sa mère était fâchée. Flora savait qu'elle méritait sa punition. Mais rien ne l'obligeait à courir pour rentrer à la maison.

Encore deux rues, Jeanne rigole encore avec Audrey. Elles vont se séparer dans quelques instants, et Jeanne partira dans l'autre direction. Flora continuera son chemin vers la maison à la porte verte, toute seule. Tranquille. C'est moins facile d'arriver à l'heure quand Jeanne marche derrière elle. Flora est inévitablement attirée par son rire en rayons de soleil.

Plus que la rue Forest à traverser. Elle regarde autour d'elle, s'imprègne de l'image du ciel cotonneux au-dessus d'elle. De la pluie qui rend tout gris, il lui semble. C'est plus silencieux quand il pleut. Les voisins sont cachés derrière les rideaux tirés.

La voilà.

Au bout de la cour, Flora s'arrête. Un instant microscopique. Une infime hésitation, avant de monter l'allée jusqu'à la porte verte. Elle sait exactement où poser ses bottes jaunes sur les marches pour qu'elles ne grincent pas. En haut, la poignée glisse dans sa main humide, et la maison lui exhale au visage son haleine douceâtre.

À l'intérieur, il fait chaud. Comme d'habitude. Des spots géants éclairent comme dans une journée de plein soleil. Pire, comme s'il y avait trois soleils en même temps. Mais pas le soleil comme le rire de Jeanne. Flora passe sous la fougère en faisant glisser son sac de ses épaules. L'imperméable éclabousse un peu par terre et la petite fille saisit le tapis avec le bout de son pied pour effacer les traces. La maison est silencieuse, mais Flora sait que sa mère n'est pas loin. Elle finit par enlever ses bottes, le plus doucement possible.

Commence alors le jeu du retour de l'école. Comme pour les marches de l'entrée, Flora connaît par cœur les lattes du plancher de bois franc. Ses pieds glissent silencieusement sur le sol sans le faire craquer, contournant les pots emplis de terre et les arbres géants qui montent jusqu'au ciel. Trois fois plus grands qu'elle. Elle invente des insectes aux mille couleurs dans la jungle du corridor, et le chemin jusqu'à sa porte lui paraît tout de suite moins long, moins difficile.

Flora se fige. Elle l'a vu, l'éclair de couleur, passer au bout du corridor. De l'autre côté du gros palmier.

Elle retient son souffle un instant. C'est Sylvie qui fait sa tournée de fin d'après-midi, avec le gros arrosoir orange. Il y a tant de plantes à abreuver qu'elle doit le remplir au moins six fois. Et l'arrosoir est tellement gros

qu'une fois plein, Flora ne peut le soulever. Heureusement pour elle. Mais un jour, Flora sera grande, Sylvie lui répète en riant qu'elle finira par pousser. Et elle n'aura d'autre choix que de faire la tournée avec l'arrosoir, elle aussi.

C'est encore le moment de s'enfuir. La porte de sa petite chambre lui semble tout à coup aussi loin que la grande école, jusqu'où elle n'a pas le droit de marcher toute seule. Flora avance plus vite, évite le cactus candélabre.

Là où d'habitude se trouve sa porte trône un pot en terre cuite qui lui arrive jusqu'au menton. Plein de terre. Pour une fois, Flora voudrait les avoir, ses muscles de grande fille, pour soulever les choses lourdes. Elle le sait d'avance, elle ne pourra le déplacer seule. Pas moyen de se réfugier dans la petite chambre. Flora se sent encore plus minuscule qu'elle ne l'est déjà. Plus petite qu'un acarien. Ce qui ne prend vraiment pas beaucoup d'espace dans un corridor qui lui fait penser à la forêt amazonienne, en beaucoup plus menaçant. Et dangereux.

Les trois astres artificiels lui brûlent le cou à travers le feuillage. Flora entend le parquet craquer. Sylvie. Flora est repérée. Flora est coincée. Elle s'assoit par terre, à côté du pot, et attend, les paupières bien serrées,

la lueur orange des faux soleils à travers la peau fine qui couvre ses yeux. Sylvie et ses « je t'aime » froufroutés destinés aux plantes s'approchent de plus en plus. Flora ne peut s'empêcher de trembler, et malgré la chaleur cuisante sur sa peau, des frissons glacés la hérissent de partout.

Ne pas bouger. Ne pas bouger. Ne pas bouger. Flora se répète la toute petite phrase qui permet si souvent de disparaître; puis, n'entendant plus rien, elle soulève le plus lentement qu'elle peut les paupières. Si Sylvie est encore là, il ne faut pas courir. Même si ses grands yeux bleus de chasseur sont à deux centimètres de son visage, le gros arrosoir orange au-dessus de sa tête. Même si elle lui fait peur avec ses grandes dents de carnivore, ses grandes mains en ciseaux qui arrachent les fleurs fanées des plantes. Flora le sait que c'est elle le plus petit des insectes sans défense qui se fait paralyser puis enrouler dans la toile, avant de se faire aspirer les entrailles par l'araignée.

En ouvrant les yeux, Flora découvre sa mère penchée juste à côté d'elle, au-dessus du grand pot qui lui bloque l'accès à son refuge. Peut-être Sylvie passera-t-elle son chemin, trop affairée? Non. Pas cette fois.

Sylvie se retourne, un grand sourire aux lèvres, les pantalons maculés de boue.

-Flora, ma petite pousse, comme tu grandis bien!  
Viens ici, maman va t'arroser...

Cette fois, Flora ne peut s'illusionner, de s'inventer une carapace, ou encore autant de pattes qu'un hexapode n'y ferait rien. Elle se lève et court, court, n'importe où, jusqu'au bout du corridor, écartant les feuilles qui lui fouettent le visage. Mais Sylvie gagne toujours. Ce n'est pas la peine de crier. Flora le sait depuis longtemps. Personne n'est jamais venu l'aider. Personne ne viendra jamais. Sous les spots qui grésillent depuis toujours, Flora s' imagine voler comme un papillon. Libre, léger, n'appartenant qu'à l'air.

\*\*\*

Depuis cinquante-sept secondes exactement, j'ai quinze ans. Seule face à la montre à la vitre cassée, entourée de la tapisserie florale et jaunie des murs, j'amarre mon regard à l'aiguille des secondes qui poursuit sa course comme si rien n'avait changé. Il fait toujours une chaleur étouffante dans toute la maison, mais il me semble qu'aujourd'hui, c'est pire.

J'essaie de ne pas cligner des yeux, de ne pas quitter la trotteuse du regard. Il y a toujours un moment où tout devient flou, où la réalité m'échappe, quand mes globes oculaires protestent en se couvrant de larmes.

C'est le moment le plus rassurant de tous les tours de cadran. C'est le moment où je parviens à oublier le cadeau d'anniversaire que Sylvie a laissé dans ma chambre pendant mon sommeil. Pas même la serrure ne me protège de ma mère à présent.

Sur un tabouret se trouve une fleur d'une étrange beauté. Ses pétales écarlates semblent aussi doux que du velours, sa tige aussi souple que le corps d'une ballerine étoile, qu'entourent comme un tutu ses feuilles dressées vers le ciel. Même si la jungle impressionnante qui court dans les poutres du plafond de la maison, contre les murs et parfois même en rangées de pots le long des corridors, est des plus variées, je suis certaine de ne jamais avoir vu de plante semblable. Il n'y a pas de doute, ça m'est destiné. Une fleur pour Flora. Quoi d'autre!

Mais comment Sylvie est-elle entrée? Chaque nuit, mon meuble plein de vêtements fleuris et de poches d'engrais est poussé devant la porte. Il y est encore. Et la fleur pourpre trône quand même au milieu de la pièce, lumineuse, fascinante, un vrai piège. Plus d'abris nulle part. Plus de sécurité, même pas le plus ridicule repère au milieu des gravures de plantes accrochées au mur, ou sous les draps fleuris à l'odeur douceuse de terre. Ma mère est partout.

J'ai l'envie folle de crier, crier. D'ordonner à la plante de crever, de pourrir et de servir d'engrais à d'autres

plantes qui se feront un plaisir de bouffer son corps de princesse. Je n'en peux plus de cet air hautain, de cette couleur trop parfaite, de cette odeur capiteuse, alors que moi-même je porte constamment sur ma peau celle de l'engrais. Du sang envahit ma bouche, et je ressens sur mes bras la brûlure de sillons à vif, laissés par mes ongles. Je m'enfouis sous les draps humides, comme un insecte traqué, tremblant de tous mes membres. Couchée là dans le silence soudain, le sommeil me prend sournoisement, comme la neige engourdit les mouches sous son épais manteau, l'hiver venu.

Deux coups étouffés me réveillent le lendemain. Chaque matin, quelqu'un passe derrière ma porte, avant de s'enfuir sans mot dire. Chaque matin, et je ne l'ai jamais vu. Émergeant de sous les draps dans un état comateux, j'enfile les premiers vêtements qui me tombent sous la main. Dans la lumière crue, je constate que la fleur rouge a bien existé et qu'elle existe encore. Automatiquement, ma main se tend pour caresser une de ses feuilles, recourbée sur elle-même, mais mon geste s'arrête net. De sous le pot dépasse un petit morceau de papier, absent la veille. Je m'empresse de l'enfouir dans ma poche en partant. Le plus silencieusement possible.

Les corridors de la grande école me semblent étrangement bruyants, après le calme pesant de la

maison. C'est froid, gris, vide. L'impression d'étouffer. Les plafonds sont trop bas ici, les néons couinent vainement, diffusant un semblant de lumière. En évitant quelqu'un qui passait trop près, j'écrase quelque chose de mou. Un pied. Après quelques secondes, le pied n'est toujours pas parti, et je suis bien obligée de relever la tête pour voir à qui il appartient. C'est Jeanne. Jeanne, qui me fait un grand sourire. Un de ces fameux sourires-soleils qui me font oublier le reste du monde.

-Flora!

Incapable de répondre un mot, comme toujours. Incapable de répondre au sourire. J'espère depuis longtemps venir à bout de la patience de Jeanne, mais c'est perdu d'avance. Depuis longtemps aussi. Depuis l'époque des flaques d'eau au moins.

-Flora, tu vas le déchirer, ton bout de papier, si tu continues à le maltraiter comme ça! rajoute Jeanne, pas du tout découragée.

Le papier tout froissé dans les mains, je revois la plante dans ma chambre, la tête penchée dignement, la tige longue et fragile qui regorge de vie et plonge ses racines dans la terre... Instant de panique. Le papier a disparu. Je ne l'ai plus ! Je me mets à regarder par terre, fouille dans mes poches, jusqu'à ce que deux mains me

prennent fermement par les épaules. C'est encore et toujours Jeanne.

-Hey, Flora, pas de panique, c'est moi qui l'ai, ton papier. De toute façon, je sais pas ce que ça veut dire, *Sarracenia Purpurea*, moi! Ton secret est bien gardé...

-Donne.

À la bibliothèque, la grande encyclopédie, sur mes genoux, consacre une page entière à la fleur rouge. Ma fleur. Ma *Sarracenia Purpurea*. De son nom français, sarracénie pourpre. Fleur insectivore qui retient l'eau de pluie avec des feuilles en forme de puits, qui sécrète un nectar pour attirer les insectes qui viennent s'y noyer. Que la plante digère par la suite, inévitablement. Étonnant piège végétal, d'où rien de peut jamais s'échapper.

Du fond des allées, des bruits me distraient de ma lecture. Des murmures encyclopédiques chuchotés d'une voix de fillette qui se cache derrière les branches touffues d'un grand arbre qui grimpe jusqu'au plafond. Les lettres dansent devant mes yeux. *Sarracenia Purpurea*, *Sarracenia Purpurea*...

Je revois des yeux bruns penchés au-dessus de moi, pas ceux de Sylvie, non, qui sont bleus perçants eux. Les yeux couleur terre sont pleins d'une détresse que ma mère ne saurait jamais ressentir. C'est moi qu'ils

regardent, les yeux, pendant que j'entends l'arrosoir se vider et Sylvie chantonner pour ses plantes. Les plantes ont besoin d'eau fraîche, qu'on leur parle, qu'on les nourrisse, qu'elle raconte.

Et moi je m'éparpille sur le sol en vomissures, écume aux lèvres, les yeux fous et une douleur atroce me sciant les intestins. Vomis la vie, vomis.

Ma mère qui crie « MANGE, MANGE! Les plantes se nourrissent des plantes pour grandir. » Moi, mes pieds minuscules plantés dans la terre tiède et humide, à l'odeur qui me lève le cœur. L'humus s'écrasant entre mes orteils. Mon visage, figé.

-NOOOON.

Une main me couvre la bouche, m'empêchant de crier. J'ai le corps plein de sueur qui me dégouline dans les yeux, brûlant, brûlant. D'autres mains me retiennent, essaient de m'empêcher de bouger. Je griffe, je mords, à tout hasard. Mes muscles, tendus à l'extrême, se relâchent d'un seul coup.

J'ai l'impression de me distendre, encore, de croître, de déchirer ma peau de Flora pour prendre celle de quelque chose de grand, d'immense, qui écrabouille les humains dans la pièce. Petits confettis de chairs

éparpillés, rouge écarlate, taches carnivores, vous n'aviez qu'à ne pas monter sur mes feuilles, sales araignées...

Ma mère, bien habillée, est dans le corridor. Pas de salopette tachée aux genoux, pas d'arrosoir à la main, pas de brindille entremêlée aux cheveux. Elle a ses yeux bleus plantés dans le regard d'une grande femme brune, qui me jette de temps à autre des coups d'œil furtifs. Elles discutent. Je n'entends rien, sauf les néons qui grésillent. J'étouffe. De l'air, de l'air. Leurs bouches s'agitent dans ma direction. Une question?

Je ne dis mot; les fleurs sont muettes.

Je suis assise, la sarracénie devant moi, l'encyclopédie à côté. Captivante, la fleur aimante mon bras vers sa beauté fatale. J'ose enfin toucher ses pétales lisses, tellement doux. Mon regard se brouille sous son charme exquis. Le temps se consume autour de moi... Je vois ses feuilles remuer faiblement dans l'air, sa tige vibrer en aspirant l'énergie du sol... Les mains couvertes d'eau, je fais glisser quelques gouttes dans ses ouvertures béantes. La belle me semble ronronner sous la caresse, je peux percevoir sur ma peau la même sensation, la même émotion troublante.

Mes bras n'en sont plus; ils sont lourds et pendent sous la caresse de l'air. Je suis figée, mes pieds comme

des racines dans le sol; le sang dans mes veines se fait sève, je suis.

J'ouvre les yeux sur un monde horizontal. J'ignore tout de l'heure, du jour, du mois... Il me semble avoir dormi pendant des années. Une présence dans mon dos, sur le lit. Les fluctuations de l'air me l'indiquent. L'odeur de terre et de chaleur aussi.

Je lève les yeux vers la sarracénie, mais elle ne se trouve plus sur le tabouret. Combien de temps ai-je dormi? Mon corps est lourd, ma gorge desséchée me serre. J'y porte mes mains qui tremblent sans jamais s'arrêter tandis que mes yeux vont et viennent dans la pièce à la recherche d'une petite tache rouge sang. Vertige. La fleur semble s'être volatilisée. Sans la sarracénie, je ne vois plus où je mets les pieds, je ne sais plus où est le piège.

Je vais glisser sur les parois couvertes de poils sans pouvoir remonter, j'atteindrai l'eau, mes membres s'englueront et bientôt j'aurai du liquide jusque dans les poumons. Mon corps affaibli sera attaqué de toutes parts par les minuscules organismes, et je mourrai. Lentement. Sûrement. Panique. Sylvie se tient derrière moi, grande et droite, le pot de MA sarracénie dans les mains. Ses yeux bleus m'électrocutent jusqu'à la moelle.

Elle se lève du lit, dépose ma fleur sur le tabouret. Puis, d'une main experte, ma mère tâte la tige de la fleur, fouille ses feuilles, caresse ses pétales. Routine implacable. J'ai chaud. Sylvie a son regard vide des jours où on sort une plante morte de la maison, pour la laisser pourrir dans un grand bac dans le jardin. Des jours de deuil. Elle y touche encore, plus lentement, pour que je voie bien son geste, que j'aie le temps d'attendre.

Je n'ai d'yeux que pour ma sarracénie. Puis, brusquement, elle tire sur la tige pour la sortir de terre. Le contenu des feuilles s'échappe lentement. J'ai le cœur à vif, c'est ma propre peau que ma mère mutile. Je vois les racines, là devant mes yeux, retenant à tout prix la terre qui s'écrase indéniablement vers le sol sous l'emprise de la gravité. Comme en cauchemar, le pot atterrit sur le sol dans une gerbe brune. Ma respiration se fait sifflante. Ma mère prend une paire de ciseaux, sans me regarder. Mes cheveux collent à mon visage, poisseux. Je n'ai même pas la force de les repousser.

Je me vois couchée, de dos et de face. Je vois ma mère poursuivre son geste vers la fleur dans un temps infini. La sarracénie qui se balance dans l'air, déracinée. Qui me tend les feuilles pour que je l'arrache à ce carnage, mais je suis hors de mon corps. Mes bras ne me répondent plus, j'ai quitté mon enveloppe pour l'air...

Ma mère ampute la tige de sa tête et je vois mon corps se tordre sur le sol, ma bouche s'arrondir dans un

cri terrible, j'entends le grondement sourd de l'univers qui proteste. Et ma mère coupe, coupe. Des morceaux pourpres s'éparpillent dans la pièce, voltigent dans l'air, se noient dans la terre.

Une douleur me transperce la poitrine, le bras gauche aussi. Mon corps me fait mal comme si on l'avait écartelé d'un bout à l'autre de ma chambre. Je tends la main vers un pétale mutilé, mais le pied de ma mère m'écrase les doigts. Elle m'empêche de me relever et saisit un morceau du carnage, un petit bout de sarracénie.

Ses doigts s'enfoncent dans ma gorge, entraînant avec eux des feuilles suintantes de sève mêlées à la terre. Je suffoque. Elle me gifle.

-MANGE! Tu en as besoin pour grandir, Flora!

Sa violence est presque tendre. Son geste en est un d'amour, celui d'une vraie mère. Sylvie m'enfonce encore et encore dans la gorge des pièces de ma sarracénie. J'avale difficilement. Des haut-le-cœur me prennent et mon corps s'agite, saisi de spasmes. Ma mère me tient la mâchoire pour m'empêcher de vomir, puis elle quitte ma chambre.

Je suis déchirée au milieu du tapis, la terre dans mes doigts serrés pour m'accrocher à la vie.

\*\*\*

Deux coups contre la porte.

Comme chaque matin. Mais cette fois, on entre. Un homme. Ses cheveux en bataille descendent jusqu'à ses épaules, sur sa salopette crasseuse. Déposant un sécateur taché de rouille dans le corridor, il s'approche pour tendre ses mains pleines de terre vers Flora. Sylvie se tient derrière lui, surveillant ses moindres gestes.

Dans le corridor, le plancher de bois franc est glacé. L'odeur de décomposition est encore plus prenante. L'homme porte Flora dans ses bras, la fixant de son regard brun triste.

Le long de la maison, des dizaines de portes sont fermées sur des chambres vides. Des petites croix sont clouées aux portes, des mots gribouillés dessous. *Églantine*, 7 saisons. *Marguerite*, 5 floraisons. *Jasmine*, 1 hiver.

Une grande porte verte donne sur une serre, pleine de grands bacs de plastique. Comme ceux dont on se sert pour le compost. Immenses. L'homme y jette Flora, alors que Sylvie approuve d'un signe de tête, en caressant son ventre arrondi.

-Du bon engrais. Pour ma prochaine floraison.

## *Suivons les papillons*

Par **Charles-André Caron**

Collège André-Grasset

C'est avec perplexité que je regarde sur la plus grande toile de la galerie d'art ce point d'interrogation inversé : ?  
« Ça s'appelle un point d'ironie, me dit un autre visiteur avec un air faussement savant. Vous savez, cet artiste est *tellement original* ». J'acquiesce avec un air indifférent et je sors de la galerie pour respirer un peu d'air frais. Je me dis que je devrais utiliser ce genre de ponctuation, question d'afficher au moins autant de style que les artistes. Orgueil masculin.

\*\*\*

Au bout de la rue, une tour nouvellement construite s'élève vers le ciel. Cette nouvelle institution est le symbole de l'ère « post-postmoderne » dans laquelle nous entrons : c'est la réalité virtuelle. Le bâtiment de plusieurs dizaines d'étages contient tout l'équipement informatique permettant aux nouveaux clients de s'endormir dans une chambre personnelle à l'intérieur même du gratte-ciel pendant des jours, des mois, voire des années, afin de *vivre* leurs rêves sans interruption. Évidemment, tous s'y précipitent.

Je m'appelle Sagredo et je suis journaliste. Le journal pour lequel je travaille m'a fait entrer dans la réalité virtuelle pour la tester. Je vais enfin échapper à la vraie réalité.

Le peuple a décrété que l'illusion était le bien absolu, alors je l'ai suivi. Que faire d'autre? Il faut écouter le peuple, il a toujours raison ?

\*\*\*

C'est grand. C'est géant. C'est immense.

C'est coloré. C'est vivant.

C'est beau.

Mes yeux pétillants admirent ce monde de nouveautés qui s'étale devant moi. Je viens d'ailleurs. Je ne sais plus d'où. Mais je sais que, maintenant, je suis ici. Le présent devient le passé, l'avenir devient le présent. Je suis un acteur de cette saga temporelle immuablement défilante : je vis. Les gratte-ciel grattent le ciel, les piétons marchent, les automobiles roulent, les machines fonctionnent, les écrans montrent ce qu'on veut voir, les publicités convainquent, le Soleil éclaire, les vitres réfléchissent, les travailleurs construisent, les adultes achètent, les enfants sourient, les feux de circulation

alternent, les passants enfreignent les règles, les gens se ruent dans tous les sens à la recherche de plaisirs nouveaux.

*Mes images sont empreintes*

*de flots*

*de flou*

*de folie*

J'aime ça! J'aime le monde! J'aime la vie! Je m'aime! Un infini bien-être s'est emparé de moi. La simple vue de toutes ces occasions, de tous ces plaisirs qui n'attendent qu'à être découverts, m'emplit d'une joie que je n'aurais jamais cru pouvoir ressentir auparavant. Pourquoi? Je pense que c'est parce que cette nouvelle vie qui se présente s'annonce à la fois merveilleuse et simple, ce qui constitue sans contredit une combinaison gagnante. Bref, je n'hésite pas à marcher à la découverte de cette métropole, à marcher avec assurance, conviction, confiance et vigueur, comme le font les gens importants. Je regarde les personnes que je croise avec un sourire éblouissant et réfléchissant, un sourire qui se fait le miroir de mes états d'âme. Tous ces passants me rendent la pareille.

Je suis confiant. Aucun doute.

Aucun doute?

Flash soudain.

Doute.

Le rythme de mon cœur s'accélère.

Vision rapide d'un vide à combler, d'une carence invisible.

Qu'est-ce que c'est? D'où cela vient-il?

Je tente de faire fi de cette interférence à mon bonheur.

Je reviens à la réalité, au moment présent, le seul qui compte.

J'explore. C'est simple. Pendant des heures, des jours, des semaines, des mois. Je me perds dans les méandres de la nouveauté, je me perds dans le chemin sinueux qui relie tous les points de l'espace et du temps. J'expérimente l'existence. On ne vit qu'une fois. Quand on a l'occasion de faire quelque chose de nouveau, il faut savoir en profiter. Au fond, le bonheur n'est-il pas une succession

de plaisirs, petits et grands? Moi, j'ai du plaisir et ça me rend heureux. Les sens, que ferait-on sans eux? La nourriture, le luxe, la gloire, les contacts humains, le rire, l'aventure, le sexe! Ce sont les symboles mêmes d'une vie réussie! L'abondance du plaisir? L'abondance des sens? L'abondance des objets? Oui. Plus il y en a, mieux c'est. C'est ainsi que je vis. C'est ainsi que tout le monde veut vivre. Pourquoi mentir? Personne ne le dit, tous affirment le contraire, tous mentent. La société « officielle » a le nez qui s'allonge, mais les yeux du vrai public nous montrent la vérité du regard. Tout le monde veut vivre sans remords, sans doute, sans crainte. Je n'ai aucun remords, aucun doute, aucune crainte.

Soudain, une pause marque le cours de mes pensées. Je vois un papillon du coin de l'œil. Il vole, il est libre. Il me fait réfléchir...

Je dis « *Mais si...* »

... et le monde, dérangé par ce début de question, se tourne instantanément vers moi, le regard sévère, et dit « Non! »

L'Univers s'est arrêté autour de moi. Chaque être humain me fixe du regard, les sourcils froncés, le front plissé, les yeux enflammés par la négation du doute. Je renonce et tous se calment.

Tout se remet en marche. Je file à toute allure dans le train de l'humanité. J'ai la tête qui sort du wagon, les cheveux dans le temps, le visage qui réfléchit la lumière de l'espoir. Je ferme les yeux et je respire profondément. Je vois une femme. Elle est vraiment très jolie. En fait, la beauté parfaite, c'est elle. Elle a la peau lisse et douce et ses cheveux épousent les courants d'air. Elle a les traits parfaits. Elle a l'apparence parfaite. Elle est parfaite. Son regard pénètre chaque parcelle de mon existence. Je l'aime, je l'adore. Je veux la voir, la revoir, l'observer, l'analyser. J'ouvre les yeux. Mon désir s'est réalisé, car elle est là, maintenant, devant moi. Elle est toujours aussi parfaite et son regard me transperce. Autour de moi, tout meurt. La beauté parfaite a un regard qui tue. L'apparence parfaite tue à tout coup. La rue est inondée de la salive des hommes en pâmoison et des larmes des femmes jalouses. Moi, seul, je ne réagis pas. J'ai le souffle coupé par ce regard qui tue. Moi, seul, je me demande... Son regard me transperce encore plus.

Je ne me sens vraiment plus bien. Je repense à ce papillon qui est bien plus libre que moi, car il pense ce qu'il veut.

Je redis « *Mais si...* »

... et le monde, soudainement réveillé, se retourne instantanément vers moi, le regard sévère, et redit « Non ! »

L'Univers s'est encore arrêté autour de moi. Chaque être humain me fixe du regard, les sourcils froncés, le front plissé, les yeux enflammés par l'amour du déterminisme social. Je renonce une fois de plus et tous se calment.

Tout se remet en marche. En fait, rien ne se remet en marche, car rien ne s'est arrêté, personne ne m'a écouté, personne ne m'a même regardé, mais s'ils l'avaient fait, si quelqu'un m'avait regardé, s'ils m'avaient tous regardé, ils m'auraient aussi écouté. Tout se serait peut-être arrêté, au moins un instant, avec un peu de chance, et ils auraient eu les sourcils froncés et le front plissé, mais pas pour me condamner, non, pas pour me faire voir que je n'avais pas à penser tout comme eux n'avaient pas à penser; non, ils auraient eu les sourcils froncés et le front plissé, car ils auraient été habités par un début de doute qui, à défaut de faire basculer les régimes d'illusions et d'instaurer la paix mondiale, aurait au moins permis à certains de comprendre, de discerner, de dire – dire au sens de dénoncer les crimes et les injustices, oui, mais surtout dénoncer les médiocres mirages ambiants et les grandes pourritures qui s'étalent. Mais c'est improbable. L'inertie de la société est grande. C'est physique. Il faut de la force pour changer les choses. Je n'ai pas ce qu'il faut. C'est évident. Ça se voit dans le regard des autres. Je l'ai dit : ils m'ignorent. Ça commence mal. Je viens tout juste de remarquer que quelque chose cloche avec cette réalité virtuelle, mais je suis seul. Alors, j'oublie cette

pensée et je m'abandonne à ce monde qui ne m'écoute pas, à ce temps qui s'écoule sans m'attendre. J'écoute la musique du monde et je m'y perds. Je regarde le film de ma vie, en direct, et je ris. C'est beau. Non, pour vrai, je pleure. En silence, cette fois. Ce n'est pas la peine de se faire piétiner par ces foules en délire jouissif de pâmoison inconsciente et de pleurs cachés. Ma pensée n'est qu'une partition de points d'interrogation rythmée par l'incertitude, tandis que le monde joue une partition de points d'exclamation répétés.

Je regarde autour de moi. Le petit papillon que j'ai vu plus tôt vient se poser sur mon épaule. À ma surprise, il parle, il raisonne même!

*Pourquoi penser différemment, pourquoi douter?*

Pourquoi cette question? C'est inutile.

*Ces questionnements intérieurs sont-ils vraiment vains?*

Arrête de t'obstiner, petit philosophe!

*Faut-il s'interroger sur tout, faut-il philosopher?*

Non!

*Pourquoi?*

Parce qu'il n'y a pas de raison pour que ce soit le cas!

*Si tu ne te questionnes pas sur toutes ces images qui t'entourent, quelle est la valeur de ta vie?*

Pas encore une autre question de merde!

*Réfléchis un peu...*

Je ne sais pas...

*Ta vie vaut-elle plus que des apparences de plaisir, des sourires occulteurs, des rires mensongers?*

J'imagine...

*Alors, qu'est-ce que tu fais dans ce monde débilisant?*  
*Je l'ignore.*

*Qu'est-ce que tu fais là?*

Arrête, j'étais bien, avant que tu me fasses la morale!

*Tu étais bien?*

Oui, j'étais calme et serein. J'étais confortable. J'étais heureux.

*Mais tu ne sais plus ce que tu es. Es-tu devenu débile?*

Je ne sais pas.

*Qu'est-ce qu'on fait en cas de doute?*

On continue?

*Vraiment?*

On prend une pause et on réfléchit?

*Ça dépend. Tout dépend de tout. Que penses-tu qu'il faille faire?*

Y penser. J'y penserai plus tard. Va-t'en.

*Moi? Partir? Je le ferais bien si je le pouvais, mais franchement, d'après toi, est-ce que le doute disparaît quand on lui demande de le faire? Non. Alors je ne le ferai pas. Si tu ne m'aimes pas, c'est toi qui devras partir.*

Alors je pars!

*Mes images sont empreintes*

*de flots*

*de flou*

*de folie*

*de flux temporel*

*de faux existentiel*

*de fallacieux flots de femmes belles*

J'ai compris que, depuis des siècles, des organisations diverses recherchant le pouvoir l'obtiennent en convainquant les gens qu'ils vont régler leurs soucis. Comment? En prétendant détourner la réalité. Je ne veux pas offrir à ces illusionnistes ce pouvoir sur un plateau d'argent. Je veux pouvoir m'écouter, plutôt qu'écouter ces falsificateurs. Je vais me battre. Je vais me réveiller de cette *réalité virtuelle*, ou plutôt, de cette *réelle illusion*, qui a failli me voler ma capacité à penser par moi-même. C'est dommage, vivre dans l'illusion était tellement enrichissant

\*\*\*

J'ouvre les yeux. Tout est bleu (ou vert? ou rouge? ou jaune?) Je ne reconnais plus rien. C'est la fusion des couleurs. La confusion de mes pensées persiste dans mon esprit. Que m'arrive-t-il?

J'ai chaud j'ai froid j'ai faim j'ai soif j'ai la nausée je suis étourdi je ne me sens pas bien.

Devant moi, je vois une femme. Elle est bien jolie, mais elle a une attitude peu confiante, voire inquiète. Son regard est moins pénétrant, plus normal, plus humain, humain comme humaniste, bon. Elle n'a pas une apparence parfaite, donc elle ne tue pas du regard. Vive les syllogismes Je ferme les yeux. Je les ouvre de nouveau. La femme n'est plus là. Elle est plutôt autour de mon cou. « Sagredo! Tu es là, enfin! Je t'aime tant! » Je ferme les yeux et apprécie cette tendre caresse. La mémoire me revient. Je suis journaliste. J'ai essayé la réalité virtuelle. Je suis dans la fameuse tour remplie de chambres où les gens, devenus volontairement amorphes, décident de s'étendre sur des lits et d'entrer, par le moyen d'électrodes soigneusement placées, dans un monde virtuel qui s'adapte au gré des pensées du client en quête d'apparences réconfortantes. Au moins, je ne suis plus sous l'emprise d'une force extérieure.

Ma conjointe, Mariposa, m'a accueilli avec beaucoup d'émotions. Je suis resté très longtemps sous l'emprise

de cet ordinateur du plaisir. Je lui ai demandé combien de temps. J'ai ensuite manifesté beaucoup d'émotions, moi aussi. C'est honteux. Ce ne sont pas mes émotions qui sont honteuses, plutôt la longueur de mon « voyage », si on peut appeler « voyage » la visite du faux – peut-on appeler « vie » l'existence dans l'abondance du faux? J'ai au moins une bonne excuse : c'était dans le cadre de mon travail – mais je sais que cette excuse n'en est pas vraiment une. Nous sommes restés enlacés un moment, plus court, cette fois-ci, trop court. « Viens, me dit-elle. Ne recommence plus jamais. » Mariposa ne me dit jamais quoi faire. Quand elle le fait, ce n'est pas banal, alors je l'écoute. Nous sommes sortis main dans la main. Je l'ai regardée dans les yeux. Ils sont jolis, ils sont profonds. Je m'y perds. Ce n'est pas à cause de l'angoisse que ses yeux créent en moi, ni à cause de leur beauté. La vraie beauté ne tue pas. C'est l'illusion trop parfaite qui tue. Je me perds plutôt dans la profondeur du monde que ses yeux reflètent, dans la grandeur des réalités qu'ils ont vues, dans la diversité des idées dont ils ont été les témoins. Ses yeux ne me transpercent pas. Alors, je ne leur obéis pas. Je les écoute allégrement, parce qu'ils sont chaleureux et imparfaits. Je ne recommencerai plus jamais. J'écoute les yeux de Mariposa.

Nous sortons du bâtiment qui abrite des milliers de drogués de la rêverie que les illusions ont tôt fait d'enivrer. J'imagine que, quand la vie n'est plus à notre

goût, on n'a envie que d'en manger le glaçage. Ceux qui passeront leur vie dans la réalité virtuelle doivent *vraiment* être heureux? Dans la rue, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Je regarde une dernière fois cet immeuble, contenant la réalité virtuelle, qui est là pour durer.

C'est grand. C'est géant. C'est immense.

C'est gris. C'est vide.

C'est laid.

L'illusion est toujours laide.

\*\*\*

Le bâtiment qui abrite le journal *Le Dialogue*, mon employeur, est plutôt sobre; il s'oppose au luxe, aux apparences sophistiquées. J'y entre avec assurance, conviction, confiance et vigueur, comme le font les gens importants. C'est parce que je m'aime. Pour vrai. Depuis que je suis sorti de cette réalité virtuelle où j'ai perdu un temps précieux, je suis un bonheur intrinsèque sur deux pattes. Je ne vis pas le bonheur du faux plaisir. Être heureux, c'est facile. Il suffit d'être positif : je vis. Pourquoi vouloir subordonner cette chance à un rêve? Salviati m'a conforté dans cette idée. Salviati est un

intellectuel. Il cogite les évidences. J'aime ses conclusions. Elles sont dures. Salviati est connu et il n'est pas aimé, parce que ses conclusions sont dures. Je vais justement le voir. Il travaille au journal *Le Dialogue*, tout comme Mariposa et moi. À sa vue, je ne peux m'empêcher de sourire. Il n'est pas très beau. En revanche, son regard est unique. Son regard est une pouponnière d'idées qui se développent toujours dans la plénitude. Salviati me serre la main. C'est une poignée de main intense, pleine de sous-entendus sur les joies passées et futures. Puis, je discute avec Salviati et Mariposa. C'est elle qui a besoin d'idées pour un article; elle veut écrire une discussion fictive inspirée de celle que nous avons eue ensemble à cet endroit. Alors, nous parlons, nous rions par palabres, nous sourions verbalement. J'aime les idées. J'aime leur évolution. J'aime voir qu'elles ne me sont pas imposées. J'aime les écouter et les approuver moi-même. Je trouve que Salviati a un regard qui invite à l'écoute. Son regard est une porte d'entrée vers notre propre regard.

\*\*\*

Le téléphone sonne.

– Allô?

– Bonjour! Je m'appelle Simplicio. J'ai toujours lu vos articles avec intérêt. J'aimerais en discuter avec vous. Serait-il possible de se rencontrer?

Quelle voix étrange, invitante, suave, melliflue! Ma curiosité a été piquée au vif. J'accepte. Nous nous fixons un rendez-vous pour le lendemain.

Le soir venu, j'en parle à Mariposa.

– N'y va pas, me dit-elle.

– Pourquoi? Tu connais ce Simplicio?

Elle me répond par l'affirmative et ajoute :

– Tout le monde le connaît, en fait...

Je me fâche. Il me semble que, s'il est si connu, je devrais le rencontrer moi aussi. J'ai soudainement le goût de ne pas écouter Mariposa. Elle ne sait pas tout. Elle ne décide pas de ma vie. Je le lui dis. Elle me répond :

– Simplicio le fera, lui. Si tu vas le rencontrer, si tu vas écouter sa voix invitante, il décidera pour toi sans que tu t'en rendes compte.

Mariposa me donne son article, maintenant terminé. Je remarque mon nom et celui de Salviati sur les feuilles de cette discussion fictive, ainsi que celui de ce fameux Simplicio qui vient de m'appeler. Qu'est-ce que le nom

d'une personne qui vient tout juste de m'appeler fait sur ce papier? Mariposa ne me parle plus de la soirée, alors je le lis.

### *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde<sup>1</sup>*

*Par Mariposa Farfalla*

*Interlocuteurs : Salviati, Sagredo et Simplicio*

*Salviati : Je me suis longuement interrogé sur les différentes manières qu'ont les gens d'infléchir le comportement des autres. C'est souvent très subtil, mais il semble qu'on puisse classer ces méthodes en deux grands systèmes de fonctionnement.*

*Sagredo : Encore cette dualité? Ne serait-ce pas un peu dépassé? Je veux dire que cela ne décrit correctement la réalité que rarement...*

*Simplicio : Je suis d'accord.*

---

1. Le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* est un texte publié par Galilée en 1632, commandé par le pape Urbain VIII afin de mettre le géocentrisme et l'héliocentrisme sur un pied d'égalité. L'œuvre étant clairement en faveur de l'héliocentrisme, Galilée dut se rétracter et il se fit assigner à résidence jusqu'à sa mort. Tout le discours est sous la forme d'un dialogue entre trois personnages.

*Salviati : Tout bon modèle descriptif doit s'appuyer sur des bases, même si elles sont plutôt grossières. Si la vérité se trouve toujours au milieu, il sera toujours possible, par la suite, de nuancer notre position en trouvant un compromis entre ces deux systèmes. Néanmoins, à mon avis, un des deux est nettement supérieur...*

*Sagredo : À te connaître, j'imagine que tu t'es penché sur les manières d'influencer les idées et les opinions. J'imagine clairement que celui qui sait en contrôler les tendances est titulaire d'un pouvoir immense, presque inaliénable, voire d'une autorité incontestable.*

*Salviati : Tout à fait. Le premier système est celui de l'illusion et de l'apparence. Il s'agit de nourrir le peuple d'idées a priori simples, mais en fait élaborées par de prestes illusionnistes pour qu'un examen approfondi ne fasse que dénicher un enchevêtrement logique abscons au point d'en être inintelligible. Le peuple sera alors à la merci de ces menteurs.*

*Simplicio : Je suis d'accord, mais je tiens à souligner que toute théorie doit s'appuyer sur la bonne foi. Il ne faut pas dénigrer les gens normaux, qui sont des citoyens à part entière.*

*Salviati : Ce que je ne fais pas. Je critique justement celui qui fait du peuple une populace sans qu'il s'en rende compte, celui qui fait du citoyen un être médiocre sans qu'il s'en aperçoive. Avoir le pouvoir de se contredire impunément, c'est puissant. Le peuple entend bien ce qu'il veut; toutefois, celui qui détient une quelconque autorité choisit le message qu'il lui fait assimiler et récolte les profits en ayant l'apparence d'un saint. Ensuite, une fois que le peuple a avalé ces stupidités bien enrobées, il s'habitue et sombre inconsciemment dans un marasme dissimulé. Toi, quand tu vas aller leur dire la vérité, qui ne leur plaira pas, que leur monde n'est que le maquillage de problèmes et de déceptions, ils ne voudront pas te croire, car ils sont habitués à recevoir des messages dans une belle enveloppe tout agréable. Ils t'ignoreront. Pour gagner leur confiance, tu dois aussi envelopper ta vérité dans une enveloppe tout agréable. C'est pourquoi les gens choisissent toujours les plaisirs à court terme : leur enveloppe est toujours plus alléchante, car le bien ne se fait pas attendre. Et, au fil du temps, ils finiront par se demander pourquoi, sur le long terme, ils n'ont jamais été heureux et ils ne comprendront pas. Ils ne comprendront pas que parmi toutes les influences qu'ils ont pu délibérément choisir de subir, ils ont choisi les plus faciles, les plus simples, les plus belles, mais pas les meilleures. Ils ne se sont pas placés sous la tutelle des principes les plus enrichissants. S'il faut une seule vie pour exercer une influence sournoise, il faut plusieurs vies pour l'inverser, car il y a plusieurs couches de maquillage à déloger.*

*Simplicio. : Je suis d'accord.*

*Sagredo : D'accord, il y a effectivement des hommes fort malhonnêtes qui cachent des vérités, qu'elles leur soient connues ou non, dans l'espoir de profiter de quelque confusion de la part d'un sujet, ou bien de l'attrait que celui-ci éprouve face à une nouveauté. Toutefois, ils peuvent avoir leurs raisons de le faire. Les parents ne disent pas toujours tout à leurs enfants; il peut en être de même avec le gouvernement et le peuple.*

*Simplicio : Je suis d'accord.*

*Salviati. : Subir cette forme de gouvernement n'est pas la même chose que d'être un enfant.*

*Sagredo : Ah, je vois! Ce que je comprends de ce que tu dis, c'est que tu ne parles pas du gouvernement. Tu ne parles pas non plus de conspiration. Tu parles d'institutions que l'on connaît, qu'on admire et dont on ignore délibérément l'influence néfaste sur le long terme! Il est vrai que faire passer la réalité pour fantasmagorie et l'utopie pour réalité n'est guère vertueux.*

*Salviati : N'oublions pas que cet autoritarisme des idées n'est même pas apparent, pour la simple et bonne raison que l'apparence est artificiellement modifiée! C'est là que réside le danger : le fait de ne pas se rendre compte de l'influence*

*qu'ont certains pouvoirs en place sur notre pensée inhibe tout sentiment de révolte. L'emprise a donc le chemin libre pour s'intensifier. On entre dans un cercle vicieux où le faux domine. Les conséquences apparaissent plus tard.*

*Simplicio : Je suis d'accord.*

*Sagredo: Que sont ces conséquences? Oh! Jecrois comprendre... Tu parles, par exemple, de connaissances pseudo-scientifiques erronées, de systèmes politiques dévastateurs, de croyances religieuses ou idéologiques se révélant malsaines... L'Histoire regorge de ces événements malheureux. À se fondre dans le rêve, on en oublie de s'occuper de soi-même.*

*Salviati: Oui! Pour éviter tout cela, pour éviter que certaines vérités nous rebondissent au visage au mauvais moment, il suffit de les accepter dès le départ.*

*Sagredo : C'est le deuxième système d'influence d'idées? Dire la vérité?*

*Salviati : Bien sûr! Un leader honnête animé d'une volonté de concrétiser le bien-être collectif, manifestant une réelle inappétence pour le pouvoir, dirigeant les siens dans une direction précise et connue, n'est-ce pas un rêve qui mérite d'être caressé?*

*Sagredo : Ce que tu dis n'est-il pas utopique?*

*Salviati : Non, car je suis conscient de la non-existence d'une telle situation et je n'hésite pas à l'affirmer. Je continue cependant à penser que, à défaut de ne pouvoir vivre sans conseil, l'écoute d'un être moins préoccupé par les apparences et la surface que par l'essence des choses, s'il existe, peut s'avérer avantageuse. Pour savoir si quelqu'un dit la vérité vraie, il suffit d'analyser son regard. Lorsqu'on y lit l'honnêteté bienveillante, on peut l'écouter. Pas le croire, l'écouter. À l'inverse, les regards vides ne sont jamais bon signe. Gare aux illusions! Si la façade d'une tromperie est systématiquement ornée avec force couleurs et distractions, il est plus laborieux de découvrir le visage des réalités qui leur sont sous-jacentes. Toutefois, comment trouver ces bons et ces mauvais regards? : telle est la question qui me ronge.*

*Sagredo : Je pense que le meilleur regard est celui qui nous pousse à nous écouter. Suivre les gens qui nous poussent à faire confiance à notre sens critique me semble plus que souhaitable.*

*Simplicio : Je suis d'accord*

*À noter: Parmi ces personnages symboliques, devinez à qui le peuple confie habituellement le pouvoir?*

\*\*\*

Je lève les yeux. Je cherche Mariposa. Elle est déjà au lit, alors je vais la rejoindre.

– *Le Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, n'est-ce pas un texte célèbre de Galilée?

- Si, répond-elle laconiquement, visiblement de mauvaise humeur.

- C'est ce texte qui lui a valu de paraître devant le tribunal de l'Inquisition, si je ne m'abuse...

- Effectivement.

Je la regarde en silence. Elle a les yeux baissés.

– Pourquoi m'as-tu mis dans ton article? Pourquoi suis-je un personnage? Je peux comprendre pour Salviati, il est si innovateur, mais moi?

Mariposa tourne alors son visage vers moi, les yeux pétillants.

– Pourquoi? Voyons, Sagredo, c'est simple! Tu ne vois pas? C'est un peu comme les gens respectables que j'ai décrits dans mon article : ton regard me pousse à m'écouter. Tu m'invites à être moi-même! Je t'aime!

Pendant un moment, nous nous regardons dans les yeux. Puis, nous rions en chœur, un chœur dont chacun est le coryphée : je prends conscience de la réciprocité de notre influence, de notre pouvoir, de notre responsabilité l'un envers l'autre. Je prends conscience que chacun est un guide pour l'autre, que chacun s'écoute à travers le regard de l'autre, que chacun fait entendre raison à l'autre, que chacun est l'incarnation de l'intuition de l'autre. Finalement, je continue à la questionner :

– Tu te considères comme faisant partie du deuxième système? Tu veux annoncer la vérité à la terre entière? C'est ambitieux.

- Je me dis seulement que si ma propre « théorie de l'héliocentrisme » n'est pas acceptée de mon vivant, elle le sera peut-être un jour... Toutefois, tant que ce Simplicio gouvernera, ce sera difficile. Pour reprendre l'exemple de Galilée, lui, il n'a réussi à convaincre la population que bien longtemps après sa mort. Même Simplicio ne peut empêcher la vérité de voir le jour. Il peut seulement la retarder, et ce, aussi longtemps qu'il existera des petits Sagredo et des petits Salviati et, si j'ose dire, des Mariposa, pour poser des questions.

- Je n'irai pas voir ce Simplicio demain... Au fait, comment le connais-tu? Il est faux de prétendre que tout le monde le connaît. Tu as prédit son existence? Comment as-tu pu faire le lien entre un personnage que tu as inventé pour ton dialogue et une personne en chair et en os qui n'est apparue dans notre vie que plus tard?

- Tu n'as pas lu Galilée? Toutes ses œuvres majeures mettent en scène trois personnages appelés Salviati, Sagredo et Simplicio, ce qui explique mon choix de personnages dans mon dialogue. Il est déjà assez étrange que Salviati et Sagredo, vous vous soyez rencontrés autrement que dans les livres – bien que tu sembles ne jamais avoir remarqué cette coïncidence. Toutefois, l'apparition inopinée de ce Simplicio a éveillé mes soupçons, car elle relève de bien plus que du hasard. C'était visiblement un leurre, une tentative de persuasion de la part d'un « illusionniste » un peu moqueur qui doit nous espionner, et contrairement au Simplicio des livres de Galilée, l'Histoire nous montre que les illusionnistes, comme celui qui se fait aujourd'hui appeler Simplicio, gagnent toujours. C'est cette vérité qui mérite d'être criée sur tous les toits, c'est ma « théorie de l'héliocentrisme ». Je te ferais d'ailleurs remarquer que, depuis que tu as essayé la réalité virtuelle, ton sens

critique s'est considérablement développé. Les forces illusionnistes du monde sont allées trop loin pour toi : tu t'es rendu compte de certaines réalités. Alors, si tu penses que les autres peuvent avoir tort, continue à le croire.

La façon dont elle m'a regardé en disant cela m'a fait comprendre que j'avais raison de le penser. Je continue :

- Mais qui est le Simplicio qui m'a appelé?
- Il est un peu partout. Il a toujours été là. Tout le monde le connaît, mais pas sous ce nom. Lui, il nous voit, il nous surveille, il dicte silencieusement, à son seul avantage...
- ... et nous l'écoutons sans nous poser de questions, alors qu'il nous transperce de son regard vide.

Puis, je me rappelle le regard de cette femme trop parfaite que j'ai vue dans la réalité virtuelle, avec son regard transperçant. Je comprends que c'est le regard de Simplicio, le regard vide, mais pénétrant, de l'illusion et de l'amour de l'apparence qui dominant la société. Au fond, la question n'est pas de savoir qui est Simplicio, l'individu qui m'a appelé n'étant qu'une personne parmi

tant d'autres, mais plutôt de savoir ce que Simplicio est. Maintenant, grâce à Mariposa, je le sais. Il est l'incarnation de la force du désir d'illusion qui gouverne le monde. Que de joie!

Dorénavant, je suivrai Mariposa.

\*\*\*

La nuit noire ne m'empêche pas de me réveiller, car je viens d'avoir une idée. Je me lève silencieusement de mon lit, puis j'agrippe mon stylo et un bout de papier et y griffonne, sur un coin de table, ce qui sera la fin de mon premier roman :

*C'est ainsi que les businessmen succéderont aux guerriers et aux religieux à la table du pouvoir gouvernée par Simplicio. Et nous, nous écouterons les ordres qui en proviennent, comme nous l'avons fait par le passé, plutôt que de suivre les papillons de la Raison et de l'Intuition qui migrent pourtant à chaque instant vers des contrées bien plus intéressantes, celles de nos propres consciences à écouter. Si l'illusion est le dernier refuge de l'incompétence, la glorification de l'esprit critique est tout le contraire.*

*Suivons les papillons!*

*Vacuus*

Par **Philippe Côté-Léger**

Cégep régional de Lanaudière à l'Assomption

— Je copie une ligne, elle est tellement vide,  
C'est une punition, mais quel poids pour le cœur,  
Une lourdeur d'esprit sur la page livide,  
Elle est comme mon âme, un naufrage vainqueur!

— Qu'est-ce que tu connais à ce mal diaphane?  
Mais qu'est donc cette masse, un vide de profane?

— Si ma peau devient blanche à ce premier affront,  
Si j'ai peur de la vie en son absolutisme,  
Si mon crâne est si lourd et blanchit tout mon front,  
C'est qu'aujourd'hui, je crois, comprendre ton mutisme.

— Qu'est-ce que tu as fait pour cette punition?  
L'école te retient, transcrit ce texte vide,  
Mais qu'as-tu donc compris dans la définition  
Que tu copies encore?

— Un deuil que je dévide,  
Car je n'écoutais pas, je ne voulais fléchir,  
On m'a donc demandé de vouloir réfléchir.

— Mais quelle ligne étrange, oh quelle ligne belle  
Que tu dois bien écrire en l'émotion rebelle!

— J'écris une copie, un texte équivalent,  
C'est ce qu'on veut de moi, c'est ce que l'on m'ordonne,  
La vie est ce qu'elle est, et puis moi, j'abandonne.

— Pourtant, je te croyais imbu de ce talent?

— Tu as raison de croire à l'idéal ultime,  
Je suis heureux de voir, d'entendre cette estime.

— Mais pourquoi ces discours si tu te crois pantin?  
N'es-tu pas le premier dans cette poésie  
À croire à l'impossible, à cette fantaisie,  
Mais n'as-tu pas créé ce trouble estudiantin?

— Je me suis insurgé contre cet impossible,  
Serait-ce une défaite, ou un triste naufrage?  
Dans toute la douleur, dans toute cette rage,  
Je n'ai qu'une victoire, oui, j'ai vu l'invisible.

— Alors de la révolte, il te reste un succès?

— C'est celui de l'espoir, c'est celui de l'accès.

— À quoi donc accéder, si tu n'es qu'un esclave?

— Car notre maître est bon alors qu'il nous enclave,  
Nous vivons dans le joug sous une autorité  
Et notre vie impose une sévérité,  
On n'y peut vraiment rien quand le défi s'impose  
Et c'est ce vers exact, lui que j'ai tant transcrit,  
Sur cette vérité que ton dépit repose.  
Aimerais-tu savoir pourquoi je suis proscrit?

— Oui, je le voudrais bien, raconte-moi l'histoire.

— Alors, je t'offrirai mon dit blasphématoire :  
J'ai rencontré un jour l'amour dans le néant,  
Comme je me baignais dans la tendre paresse,  
Elle est venue à moi d'un effort fainéant,  
C'est celle qui guérit, qu'on appelle caresse.  
Lorsque la solitude imbibe notre corps  
Et teinte de son glas les mots de mon poème,  
C'est alors, dans la peur, que l'on craint ces décors  
Et je te vois ainsi, triste dans ta bohème.  
Mon roman est aussi, dans un certain aspect,  
Ce qu'est le tien, enfin, ce que je pourrais croire...  
Car ma vie est la tienne, en l'immense respect,  
Sous cette peau blanchâtre ou sous ce voile noir,  
J'arrive bien à voir au monochrome gris  
Sur la photo subtile en ce portrait complexe,  
Une exquise couleur de bonheurs amaigris  
Qui m'a souvent troublé d'un désir tant perplexe.

À quoi bon se buter à l'ordre supérieur?  
Mais quelle étrange envie a mené cette offense,  
Mais savais-je vraiment dans mon fond intérieur,  
Ce qu'ignore l'amour en son aise d'enfance,  
Qu'on sanctionne toujours le poète suspect?  
Oui, je savais déjà l'immuable fortune.  
Pourquoi ai-je commis un acte d'irrespect?

— Parce que l'air est doux et le printemps arrive?

— C'est bien cette raison dans l'esprit quotidien  
Qui m'amène à lutter, oh chaud vent méridien,  
Tu apportes l'espoir au rêveur sur la rive!  
Se battre sans gagner, se battre pour l'effort,  
Pour l'amour et pour l'art, se battre pour la vie,  
Se donner à son sport, pour une simple envie  
De s'auto-dépasser, d'affronter son confort.  
Mais à quoi bon lutter si l'on est sans attente?  
Pourquoi cette logique à la voix révoltante?  
Cela ne crée-t-il pas un vide sans pareil?  
Pour le remplir d'espoirs au vital appareil.

— Mais est-ce qu'un espoir nous permettrait de vivre?

— Pour l'instant, oui, je crois, tout au moins de sur-  
vivre.

— Mais qu'arrivera-t-il à la fin de ce vent,  
Quand le froid le prendra au chagrin de l'automne,  
Lorsqu'il amènera l'épreuve monotone  
Et que le désespoir reviendra si souvent.

— L'amour de la nature, amoureux de nature,  
La saison, elle aussi, a tous pouvoirs sur moi,  
Je suis comme un lecteur, ce n'est qu'une lecture  
Et je vais sans contrôle à mes pages d'émoi.  
L'espoir vient en l'amour, car cette poésie,  
Elle triomphera, peu importe le temps,  
Il y aura toujours la folle frénésie,  
Alors, si aujourd'hui, je la trouve au printemps  
Dans la chaleur nouvelle au midi d'espérance,  
Je pourrai donc, demain, la prendre en un hiver,  
Sur ton reflet glacé, ma curieuse attirance.

— Oh copiste lecteur, n'es-tu pas écrivain?  
Ne peux-tu pas créer de tes airs poétiques  
Une chute nouvelle à ce récit divin,  
Composes-tu des vers aux talents prophétiques?

— Je remplis le carnet de lignes à copier  
Avec la seule attente en face de la page  
De purger cette peine et donner le papier

Pour finir à jamais, clore mon dérapage.  
Si je ne peux rien faire en l'intense désir  
Contre l'objet du mal qui ronge ta personne,  
J'ai quand même compris en nous voyant gésir,  
J'ai trouvé une paix dans l'amour qui résonne.

— Que disait cette voix, quel est ce son curieux  
Qui pourrait m'amener au bonheur mystérieux?

— Qu'à force de blêmir, on vient à disparaître,  
Mais je te vois encor, je peux voir tout ton être.  
Le vide que tu as, on ne peut l'aplanir,  
Mais on peut le combler par une autre jouissance,  
Oui je suis écrivain, oui j'ai cette puissance,  
Je rendrai poétique en l'ultime avenir,  
Je ne peux l'inventer, mais je peux bien l'écrire,  
Écrire ce qu'on vit, notre amour bohémien,  
Je n'ai donc qu'à copier ton timide sourire,  
J'irai remplir ton vide et viens remplir le mien.

— Alors le seul espoir face à toutes ces forces,  
Contre l'autorité, l'ultime souverain,  
Ce n'est que notre histoire aux craintives amorces  
Dans la joie inconnue, anonyme terrain.

— La vie a tous pouvoirs, la peine et l'allégresse,  
Il est temps d'accepter ce qu'elle offre d'ivresse.

— Est-ce donc à l'amour, où à la poésie  
Que je dois l'émotion qui soudain m'a saisie ?

— Il n'y a de premier dépourvu du suivant,  
Il n'y a de deuxième en l'absence de l'autre,  
S'il y a de la joie au mystère vivant,  
C'est bien grâce à cet art, je le ferai donc nôtre.

— Ils iront se rejoindre en un commun destin  
Un peu à notre image, ils combattent l'ultime,  
Soignent l'infortuné, car c'est dans leur instinct  
De sauver l'affligé que le temps fait victime.

— Voudrais-tu aujourd'hui, en ce nouveau moment  
Lire cette copie, avec moi, ce roman?

— Parce que l'air est doux et le printemps arrive,  
Tu m'apportes l'espoir, ton amour sur la rive,  
Je m'ouvrirai, enfin, à ce grand scénario,  
Mais ai-je donc le choix, le grand impresario,  
Mon seul maître est l'amour quand au creux de la vague  
J'aperçois à la fin un espoir dans le vague.

— Je ne suis rien, néant, je ne suis qu'un poème.  
Vous qui m'avez trouvé, je vous le reconnais,  
Je suis simple poème enviant les sonnets,  
Ceux à saveur classique, ou qui disent : « Je t'aime ».

Je ne suis rien du tout, je ne suis rien sans elle.  
En ma grande acuité, je ne suis que des vers  
Laid et vide de sens, faux et un peu pervers  
Face à cette grandiose, à cette demoiselle.

Vous pouvez regarder, voyez comme elle est belle !  
C'est un tableau exquis, une hallucination,  
Moi qui connais les mots, en ma fascination,  
L'effort est lancinant pour que je la libelle.

Dans les teintes de gris de mes lettres savantes  
Se trouve une couleur, un certain relief,  
L'émotion rationnelle est en moi son fief  
Et je suis son vassal, je quitte mes servantes.

Je vais donc la rejoindre en sa grande aventure,  
Me vautrant dans sa chair, son rose et ses couleurs,  
Me baignant dans son gras, dans son huile et ses pleurs  
Je me laisse rêver en sa fraîche peinture.

Je ne suis qu'un écrit, tirade peu subtile  
Qui aime simplement, qui ne prétend savoir  
Exhaustivement rien, outre le fait d'avoir  
Cet amour magistral, clarté non volatile.

Certains sont si certains, les autres sont sceptiques,  
Mais si ceux-ci sont las, ceux-là sont sans merci.  
Puisque tu es bien ça, je suis sûr d'être ci,  
Sérieuse assurance aux plaisirs extatiques.

Sans toi, je ne suis rien, je ne suis qu'un poème,  
Des mots désordonnés, de bien piteuses lettres,  
Je suis vide de sens, j'ai des airs plutôt piêtres.  
Tu es là, je le dis : « Tu es ça ; et je t'aime ! »

...Car tu sais que sans toi,  
je ne suis qu'un poème.

— L'autorité c'est toi, la personne que j'aime,  
C'est l'amour, c'est un texte, oui c'est bien ce poème.

*Bobo - Coco - Dodo*

Par **Nicolas Gendron**  
Collège Lionel-Groulx

BOBO

BoBoris, 38 ans. Futur papa.

Je suis un fils de bonne famille. J'ai grandi dans la ouate, ai vieilli dans la vase. De tâcheron à gestionnaire, je me suis construit une crédibilité. À force de temps supplémentaire et de *fax* bien envoyés. Lèche-botte, vous me direz. M'en fous. Vous n'avez pas mon chèque de paye, sinon votre langue serait moins fourchue. Le reste revient à vouloir se donner bonne conscience en trois coups de cuillère à pot. Je ne donne pas aux sans-abri : qu'ils suent comme tout le monde, et peut-être changerai-je d'avis. Je ne suis pas un bavard, mais je n'en pense pas moins.

Tout le monde aurait, semble-t-il, une liste, inconsciente ou non, des choses à faire au moins une fois avant de mourir – un saut en parachute, un voyage aux Bermudes, une partouze, une vendetta ou que sais-je encore –; pour moi, être parent n'en faisait pas partie. Ou si peu. La fierté d'avoir procréé. Mais quoi encore ? Doris est une femme comme les autres, nécessairement portée sur

l'enfantement. Nous sommes mariés depuis sept ans et avons passé le cap fatidique des trois ans de vie commune. On croirait presque au couple modèle. Seulement voilà, il fallait que madame tombe enceinte. La poisse.

Elle veut l'appeler Nicolas. Ça viendrait du grec et ça signifierait : « la victoire du peuple ». Faites-moi rire. À part Nicolas Cage et des tsars de Russie, vous en connaissez beaucoup vous des Nicolas dignes de ce nom ? Voilà le hic, c'est un prénom trop générique. Je suis mal placé pour parler, je sais, Boris, ça ne fait pas sérieux. Faut croire que ma femme retient de sa belle-mère pour ce qui est de vous foutre en l'air un baptistaire. Et puis elle argue que ça fait Noël. Qu'un saint dans la famille, ça ne ferait pas de tort. Elle aura gain de cause, c'est écrit dans le ciel. Il faudra m'y faire à ce Nicolas.

Il faudra aussi m'en méfier. C'est qu'ils prennent vite le contrôle de tout, ces petits. Trop jeunes ils comprennent que ce sont eux qui détiennent le pouvoir. Je dis qu'ils comprennent, mais c'est plutôt une question d'instinct. Ils flairent la moindre faille... sont pas fous, s'insèrent dans les brèches pour agrandir les trous et c'en est fini de nous. On devient mous comme des guenilles dès qu'ils arborent leur sourire de guimauve. Leur volonté nous

condamne à la gèneflexion; leur amour, à la déraison. Ce sont de fins renards, des monstres de tendresse. Entre total abandon et passagère détresse, ils s'amuseent de nous en picorant nos nerfs, petites graines perdues dans la moisson des jours. Et ils enserrent nos cous sans prendre un seul détour. Échec et mat. Un bec et paf !

Nicolas, mon Nicolas, seras-tu un distrait ? La lune dans les prunelles, à sucer ton pouce de regrets ? Me ressembleras-tu ? Joues d'écureuil et front à la Dali ? En viendrai-je à te battre un jour, que tu présumes de mon amour ? Me confieras-tu tes secrets gonflés à la vitamine C ? Seras-tu fier de moi ? Ou bien chuchoteras-tu à tes copains de maternelle, en-dessous d'une nappe pastelle, que je ne vauX rien sinon qu'à promener le chien et à saluer les voisins ? L'argent que je glisserai sous ton oreiller suffira-t-il à masquer tous mes vices cachés ? Deviendrai-je les manquements de mon père, legs douloureux d'une belle réputation pourrie de l'intérieur ? C'est toi qui auras le trousseau de clés. Et comme il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée... Proverbe du dimanche pour une visée étanche.

Tu feras bien ce que tu veux de moi. Papa ou pas.

COCO

NiCocolas, 8 ans. Enfant bien vivant.

J'aime pas le chocolat. Ça fait de moi une exception. Juste la couleur me repousse. Beurk, bouah, gouache ! Et puis le sucré, c'est pour les faibles. Pour leur donner la force de croire en eux. Moi, j'ai foi en moi. La foi, y'en a qui disent que c'est réservé à Dieu, mais comme je ne crois pas en lui, je suis mon propre Dieu. Du dimanche au samedi, c'est donc jour du Seigneur. Je dois avoir été chevalier dans une autre vie, parce que j'ai comme une armure au cœur. Sauf qu'elle est pas mal moins lourde à porter que celles qu'on voit au cinéma. Ou peut-être bien que j'ai déjà été accordeur de violon, parce que je peux faire pleurer n'importe qui, si je veux. Des fois, c'est drôle. Des fois, c'est pratique. Souvent, c'est les deux en même temps. Quand l'autre pleure pour vrai, c'est possible de voir très loin au fond de lui. Après, tu peux t'en servir pis l'attaquer, mais toujours gentiment. En tout cas, moi, c'est ma règle d'or. On est chevalier ou on l'est pas.

Mon père m'a inscrit dans les scouts. Mais je suis sûr que c'est une idée de ma mère. Y'a rien qu'elle pour penser qu'apprendre à faire des nœuds dans un costume

brun pâle, c'est le top du plaisir pour un garçon de 8 ans. Alors qu'on dirait plus une mini-armée de la paix en culottes courtes. Un foulard, me semble que ça devrait être réservé aux filles. Pis je trouve que *Le livre de la jungle*, ça fait une drôle de bible de camping. J'y vais pareil, aux louveteaux, parce que ça me donne un congé d'eux. De mes parents et de leur *psylencieux* qu'ils m'obligent à voir deux fois par mois, sous prétexte que je suis muet comme une tombe à la maison et complètement indocile à l'école. Tout ça parce que je suis un amuseur pudique. Je réserve ma part de clown pour mes amis, pis j'enterre ma face de carême sous le tapis. C'est mon droit.

En même temps, ils se contredisent les adultes. Parce qu'ils baissent le ton dès qu'on entre dans une pièce. Après ça, ils voudraient qu'on leur parle, qu'on leur dise tout, tout, tout. Ce qu'on a fait à la récré, avec qui on a joué, pourquoi on a les ongles rongés et quel est le fruit du pommier. J'ai jamais compris pourquoi on pose une question dont on connaît la réponse. Dérangez-nous pas, pis répondez donc vous-mêmes ! C'est facile à comprendre. On dirait qu'ils profitent du fait qu'on est captif. C'est Christo qui m'a appris ce mot-là; son père est gardien de zoo pis paraîtrait qu'il est toujours triste de dire que les animaux sont captifs. Ça voudrait dire qu'on est

des animaux. Je sais pas s'il y a quelqu'un, quelque part, qui me regarde vivre comme s'il visitait un zoo. Si oui, je me demande qui ramasse l'argent des visites. Parce que je voudrais ma part. Que justice soit rendue et que je m'achète un ballon de basket. Pouvoir prendre l'air et éviter les questions gênantes d'idiotie de mes parents chéris.

Je sais pas s'il existe un marché noir pour adopter de nouveaux papa et maman. Je les déteste pas les miens, mais je les changerais bien pour quelque temps. Ou alors m'éduquer tout seul les bonnes manières, m'enrôler comme camelot pis mettre du Nutella sur mon pain. Devenir mon *boss* pis mon chef de famille. Gérer les heures de repas, les dodos, les autos. Sans même y penser. Juste pour avoir accès au portefeuille et me payer le luxe d'être enfant-clan unique. Je me bâtirais une île dans l'espace qui voyagerait comme une étoile filante. Mais avec la durée de vie d'une galaxie. Un seigneur, que je suis. Et je m'ordonne de m'amuser avant qu'il soit trop tard. C'est un bon début, je dirais.

J'ai oublié de vous avouer que j'adorais le Nutella, même si j'aime pas le chocolat. Ça doit être à cause des noix. Je suis un adulte du futur, j'ai mes contradictions.

DODO

DoDoris, 43 ans. Maman et fière d'avoir fait naître.

Une décennie à m'échiner pour son bonheur et sa santé. Les cours prénataux, la conscience suraiguë de mon péri-née, la césarienne. Le cordon ombilical qui ne voulait pas se couper; je vous le jure, au sens propre, c'était un coriace. Sa respiration de fourmi dans la pouponnière. Ses pattes d'oiseau dans mes paluches d'ourse. Son regard de « Ce monde n'attendait que moi », mais sans l'étincelle déviante du nouveau messie. La curiosité sur quatre pattes. Il m'émeut même quand j'aurais envie de le tuer. En fait, il m'émeut surtout à ces moments précis où mon rôle de mère ne pèse plus rien dans la balance. Que mes yeux embrouillés et ma rage de l'étrangler. Mais je ne le fais pas. Je ne le ferai jamais. Parce qu'il trouverait le moyen d'avoir raison de moi même dans l'infanticide. Et je suis bien trop fière pour ça.

De moi, avant toute chose. On ne s'impose pas un tel calvaire sans une certaine dose de masochisme. Boris croit que les femmes sont programmées, réglées comme des horloges suisses. Qu'on fait tout ça pour l'avancement de l'humanité, pour y laisser sa trace. C'est plutôt accessoire. Mettre au monde est une épreuve inclassable, et on peut

s'en applaudir à tout rompre quand elle est réussie. C'est l'accomplissement ultime. Du moins, son coup d'envoi. Même si c'est mal vu et mal fichu d'inscrire que l'on a enfanté sur un curriculum vitae. Savoir la classe de notre permis de conduire et nos loisirs de fin de semaine, qu'ils préfèrent, les employeurs. Être mère, c'est une tout autre épreuve, dont on ne sort jamais, d'ailleurs. On ne voit pas l'ombre d'un fil d'arrivée. Sinon ça voudrait dire que notre enfant s'éteint avant son heure, et donc avant la nôtre. Et ça. Ça.

Son premier jour d'école, je l'ai encore tout frais en mémoire. Sa boîte à lunch arc-en-ciel, ses espadrilles couleur de miel. Ses cheveux de Nelligan, en bataille à cause du vent. Son sac à dos paré pour une traversée du désert : bouteilles d'eau et barres grano. Et sa salopette vert forêt, qui faisait ressortir ses doux yeux pers. Ses yeux. Comme ils m'ont fusillée. Comme ils m'ont suppliée. Il n'a pas versé une seule larme quand je lui ai lâché la main. Il n'a poussé qu'un cri. Un cri d'épervier, net et puissant, qui s'est logé dans mes tympans et ne m'a plus quitté de la journée. Il ne m'a plus regardée et s'est fondu dans la masse d'enfants surexcités. C'est moi qui ai pleuré. Jusqu'à son retour de classe. Boris est allé le récupérer,

j'en étais incapable. Un lien ténu entre Nicolas et moi s'était brisé. J'étais à sa merci.

Aujourd'hui, il a dix ans. Il commence à ne plus m'embrasser. Il s'attelle à ses devoirs et leçons sans mon aide. Il a troqué les scouts pour les cours de judo. Il n'aime plus ma tarte au citron. Il dit que la meringue est trop sucrée et qu'elle lui lève le cœur. Je me sens vaine. Il insiste pour laver son linge par lui-même; il lit toutes les étiquettes de ses vêtements et sépare les couleurs. C'est un méthodique. Il m'impressionne tant qu'il me décourage. Que fera-t-il de sa vie d'adulte s'il ne me laisse pas coordonner son enfance ? Qu'il puisse faire fi du train-train quotidien. Se rouler dans la boue. Et se rosir les joues. Mener des guerres imaginaires. Puis postuler comme gardien de la paix. Mais non. Il faut à tout prix qu'il fasse son original. C'est ça qui l'amuse, je crois. Être différent. Pffff. S'il savait, bel enfant, que ça compte pour si peu, au final.

Moi, j'ai cessé de vouloir être différente. Perte de temps. Et comme il nous est compté, je préfère l'user à vaincre les traditionnelles épreuves. J'en sortirai plus victorieuse. Et mon sommeil n'en sera que plus vivifiant.

DODO (et Nono)

DoDominique, 35 ans. Enseignante et pas r'posante.

Lucien MartiNeauNo, 53 ans. Directeur ca-racoleur.

-Je suis certaine que c'était pas prémédité.

-Vous avez pourtant porté plainte, Dominique.

-Oui, bien sûr. Parce qu'il faut donner suite. Gratter le vernis fleuri de sa famille. Creuser au fond des choses. Lire entre les lignes. Investiguer. C'est peut-être un cas de DPJ. Un enfant de 13 ans, ça agit pas comme ça sans raison.

-Justement, c'est plus un enfant. Je me rappelle très bien qu'à 13 ans, on a plus qu'hâte d'être un homme. On se croit homme.

-Ça explique pas son comportement. Vous auriez agi comme ça, à son âge ?

-Nooooon... Mais j'aurais été tenté. À 13 ans, les hormones commencent à prendre le dessus.

-Mais c'était pas prémédité, je le sens, je le sais. C'était vraiment, franchement, complètement, totalement... spontané. C'est ça qui m'a le plus troublée dans son geste.

-Des seins, c'est sérieux, on niaise pas avec ça !

-Qu'il ait ajouté la parole au geste, ça, ça m'étonne pas. Il faisait ça pour amuser la galerie.

-Et qu'ils en aient pour leur argent, ses amis ! Ça sent le pari, c't'affaire-là. C'est moi qui vous le dis. Fiez-vous-en à mon expérience.

-« Enterreuse de vie de garçon » ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Ça doit être pour lui une insulte aussi forte et aussi blessante que s'il m'avait traitée de pute.

-Dominique !

-Appelons une chatte, une chatte.

-Euh, si vous voulez. Bon.

-Bon, quoi ?

-Que comptez-vous faire, alors ?

-Je veux pas qu'on le sanctionne.

-Ah non ?

-Je veux rencontrer ses parents. Les deux en même temps. Et qu'il soit là, Nicolas. D'abord à zyeuter par la fenêtre de la classe, intrigué de ce qu'on se raconte. Et de ce que je peux bien demander à ses géniteurs. Puis, je le fais entrer. Et on compare nos versions des faits.

-De l'incident, vous voulez dire ?

-Non. Je voudrais les questionner sur leur vie de famille. Leurs p'tites habitudes. Au jour le jour. Comment s'organise le déjeuner. Qui reconduit qui. S'ils

ont un animal de compagnie. Leur émission de télé préférée. La couleur de leur garde-manger. Les heures de coucher. Tout ça, sans même évoquer l'incident.

-Ouais. C'est louche. Ils vont se douter de quelque chose. Et voudront pas parler. On convoque pas des parents à l'école sans raison.

-C'est à votre tour de vous fier sur moi. J'ai le talent de manier une conservation pour qu'elle aboutisse là où je l'entends. Et puis, je les inviterais chez moi, tiens.

-Non, je préfère que ça se fasse dans un cadre scolaire.

-Alors, je retire ma plainte.

-Soyez responsable, Dominique. Placez-nous pas dans l'embarras. Et trouvez-vous surtout jamais seule à seule avec Nicolas. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

-Je suis pas une idiote, monsieur Martineau. Je sais me tenir. J'ai été à la bonne école. Vous pouvez me faire confiance.

-Reste un point à éclaircir. Et qui risque de faire sourciller le comité disciplinaire.

-Quoi donc ?

-Pourquoi... ne pas vous être débattue ? Ou plutôt pourquoi l'avoir laissé faire ? Devant toute la classe, qui plus est.

-Excellente question.

-Répondez.

-Si vous voulez.

*Premier silence de la discussion.*

-Alors ?

-En fait, il m'empoignait les seins si fermement, avec une telle assurance, que j'ai figé, d'un seul bloc. Je l'ai laissé terminer son p'tit numéro. Ses mains ne tremblaient pas, elles étaient... adroites. Et puis il ne manquait pas d'originalité.

-D'o-ri-gi-na-li-té ?

-« Femme à barbe... à papa ». Il faut tout de même y penser... Ou bien avoir une sacrée dose de lucidité.

-De lucidité ? Là, je vous suis plus.

-Vous conviendrez comme moi que j'ai pas de moustache, non ? Ni de poils au-dessus de ma lèvre supérieure. Donc, c'est pas une insulte gratuite de gamin

qui veut rire de son enseignante parce qu'elle serait plus poilue que son père... Non... Nicolas m'a devinée.

-Deviné quoi ?

-Mon amour... enfin, mon attirance pour les papas.

-Hein ? Quel papa ?

-Les papas en général. Rassurez-vous, pas en particulier. Pas un en particulier. Les papas au sens large. Voir un homme avec un enfant dans les bras, ça me scie en deux. Comme si leur force fondait au soleil. Pis moi, la vulnérabilité, c'est un charme instantané.

-Quel rapport ça peut avoir avec le fait que Nicolas vous ait touché la... poitrine ?

-Aucun, justement.

-Ça nous avance pas.

*Deuxième silence de la discussion.*

-À moins que... À moins que...

-Que ?

-« Enterreuse de vie de garçon »...

COCO

CoCollin, 15 ans. NiCo ado, l'enfance à dos.

J'attends une réponse du gouvernement.

Nicolas, j'aimais pus ça. J'ai rempli leur formulaire.

M'man dit qu'y faut qu'j'attende d'être majeur.

J'emmerde la procédure pis j'rue dans les brancards.

Collin, que j'leur ai demandé. C'est moins mouton.

C'est moins Petit-Papa-Noël-Quand-Tu-Descendras-Du-Ciel.

Tu devrais y penser, toi itou. À changer d'nom.

Natacha, ça gèle le cerveau longtemps.

Et pourtant, Natacha...

Natacha

La nuit, j'pense à toi.

J'me réveille, j'dors pus

Pis j'pense à toi.

Fais-toi-z-en pas : j'me touche pas.

J'te jure, c't'un loisir comme un autre.

Je r'garde filer les minutes sur mon cadran

Pis j'compte le temps qui reste

Avant que j'monte dans l'bus

Mêler mon haleine de beurre de *peanut*

À ton odeur de shampoing lilas-vanille.

Pis j'ai jamais été aussi démuni  
En 15 ans d'vie.

Penser à toi, c'comme une parenthèse.  
Une bulle de v'lours avec d'la dentelle autour.  
T'es ma douche d'eau chaude après l'tournoi d'judo.  
T'es ma source d'eau froide en pleine savane du Togo.  
Pour moi, t'es rien d'autre que la pureté d'l'eau.

Mes chums riraient d'moi, c'est certain.  
C'que j'dis, ça sonne cucul pis Harlequin.  
Mais ça vient du ventre. En tout cas, de ben loin.  
Pas besoin d'y penser, ça sort, ça m'rend zinzin.

J'me répète sans doute, mais ç'a rien à voir avec mes couilles.  
C't'à peine si elles remuent quand j'prononce ton nom.  
Pas que j'te désirerais pas dans un futur hypothétique.  
Pour dire vrai, la seule certitude, c'est ben celle-là.  
Ma queue f'rait ni une ni deux advenant l'cas où...

C'pour ça que j'te parle avec ma tête  
Mais ça vient pas du cerveau pour autant.

J'pense que c'est mes oreillettes qui battent le rythme  
Pendant qu'mes ventricules bidouillent une mélodie.  
Autrement dit, c'est mon cœur qui commande.  
C'est lui qui fait tanguer mes doigts sur le papier  
Dans l'sens où il leur fait danser l'tango en robe du soir.  
J'me r'lis même pas, j'effacerais tout sans à peine un remords  
Pis j'balancerais tous mes efforts à la première poubelle venue  
Tel le Henri Dès capricieux d'notre enfance.

Une chose me rassure dans c'monde moderne  
C'est que j'suis heureux d'vivre à l'époque  
Où on peut lire dans les livres comptables  
du ministère d'l'Éducâââtion  
Six petites lettres magiques  
à la portée simili tragique : RIP ECC...  
*Rest In Peace, Éducation Choix (de) Carrière !*  
Un cours tellement bidon qu'y'est entré dans' légende.  
Les élèves d'hier y apprenaient  
quoi faire de leur vie d'demain.  
Trouve-toi un métier, tit-gars, ça vaudra mieux.  
Choisis-toi une belle voie, tite-fille, ça ira mieux.  
Comment embarquer

dans la Grande Roue d'la BizNess  
Afin d'avoir d'avant soi  
le plus parfait panorama possible.

Moi, mon panorama, je l'ai trouvé tout seul.  
C'est toi. C'est bête comme tout,  
mais c'est ça. C'est toi.  
Que tu l'veuilles ou pas. Donc, sauve-toi pas.  
Ça servirait à rien. Tu f'rais quand même partie d'moi.

J'en invent'rais, moi, des carrières, pour te satisfaire.  
J'me f'rais dompteur de névroses  
dans l'grand cirque ordinaire.  
On f'rait une tournée d'enfer  
sous un chapiteau digne de toi  
Aux toiles amples comme une baie (vitrée) d'Hudson.  
J'en finirais pus de t'masser les trapèzes  
Et, filou que j'suis, de m'jeter dans tes (faux) filets.  
J'pourrais aussi être un *libraillie*,  
comme l'amour rend aveugle.  
Dans ma coquette librairie  
aux volets menant sur la mer

Que des romans encodés  
tapissés d'histoires mal famées  
Où l'on avance à tâtons  
pour mieux sentir la moelle des choses.  
Ou alors je s'rai entartiste  
et inventerai le summum d'la crème fouettée  
Pour barbouiller jusqu'à plus respirer  
les grosses faces des PDG  
Pis exposer au musée Chantilly  
mes plus belles prises honnies.  
Mais j'rêv'rais qu'mon métier premier  
soit déterreur d'autruches  
Désensabler à grands coups d'pelle jaune  
les inconscients pis les faux nez  
Sans oublier d'les rapporter  
aux p'tits bonzes chauves du Zoo d'Granby.

Non, mais gagner ma vie sur ta peau,  
ça s'fait-tu ? Sérieux.

*Nicolas, mais en primeur, tu peux m'appeler Collin*

BOBO

BoBohème, 56 ans. Préposé funéraire et débonnaire.

La vie l'avait fait Bohème. Et il la gagnait sur le dos de la mort. L'homme est à l'emploi d'une coop funéraire depuis ses 25 ans. Autant dire une éternité et le paradis qui l'accompagne. Pour d'aucuns, la routine est un nirvana en soi. C'est réconfortant de savoir que rien n'aura bougé demain. Ni bibelot, ni chemise, ni ennui. Qu'un nez qui grossit et des sourcils qui se rejoignent pour témoigner de la vitalité des jours. Bohème s'éteindra pour sûr dans l'anonymat. Il le sait et ne s'en formalise pas. Que personne ne vienne réclamer ses cendres le moment venu le laisse indifférent. Si pas un seul quidam n'a l'humilité de s'arrêter devant sa tombe, pourquoi pleurerait-il sur son propre sort ? C'est la logique implacable des indigents.

S'agit d'un homme ni laid ni beau. Il brille par son adhérence aux standards. C'est un trapu à l'air douteusement jovial. À cause de son sourire, qu'on dirait toujours forcé. Pourtant, il se fait difficilement plus empathique que lui. Faut voir ses bras grands ouverts lors des cérémonies funéraires. Il collectionne les rubriques nécrologiques et les conserve dans des cartables rigides, noirs comme suie. En février dernier, il en a inauguré un nouveau avec

une dépêche sinistre comme il en pleut partout en province dès que le verglas épouse la chaussée. Trois jeunes adultes de 19 ou 20 ans ont péri dans un accident de voiture. Le chauffeur n'avait semble-t-il rien bu, mais il a perdu le contrôle dans un virage serré et un poids lourd a embouti le véhicule. Comme de coutume le chauffeur en question s'en est sorti indemne. Et devra (sur)vivre avec le souvenir de ses camarades fauchés trop tôt. Plus que pour les disparus, Bohème a eu une pensée et même une prière pour ce Collin qui tenait le volant. À 20 ans, c'est tout juste si on n'est pas encore un enfant, qu'il s'est dit. Dieu, prenez-en soin, veillez sur cette jeune âme éprouvée à la puissance trois. Bohème prie toujours en double ration, au nom des égarés.

Il habitait seul avec son chat Bambou, rue des Érables. Il avait enterré toute sa famille au fil des ans. Sauf sa mère. Son phare, son pilier, sa lumière. C'était un vieux garçon, mais il avait son orgueil de mâle. Il ne collait plus dans les jupes de maman. Elle l'appelait toutefois tous les jours, et ça le rassurait, ça l'emplissait de l'intérieur. Pas une femme n'avait réussi à déloger sa mère. Il en passait bien quelques-unes dans une année. Des rêveuses ou des désespérées. Le latex le répugnait, mais bien élevé comme il était, il se protégeait. Pas d'enfant illégitime

en vue. Ça aurait bien tué sa mère. Un statut de grand-maman, c'est l'apothéose d'une femme comblée. Pas de veine, c'est un fils unique.

Bohème se figurait la mort en rebelle. Il est persuadé que ce n'est pas une cruelle. Qu'elle ne frappe ni au hasard ni à l'aveuglette. Pas plus qu'elle n'obéirait à un quelconque commandement divin. Elle choisirait souvent de freiner l'élan de vie de gens heureux jusqu'à la lie. Les proches maudiraient le ciel et crieraient à l'injustice. La mort considère plutôt ça comme un cadeau. Le bonheur est si fugace que les chances de crever en l'ayant saisi au vol s'amenuisent plus le temps passe, comme un dernier souffle. Un peu plus, et elle se croirait artiste, la mort. À jouer des destins comme on tâte du pinceau. Une impressionniste fataliste. Une Seurat du trépas. Bohème a la sensibilité des esseulés. Et la mort ne l'effraie pas. Elle ne l'a jamais effrayé. Il se sait si petit. Et elle, si imposante, voire majestueuse. Il admire Puccini; la mort est un opéra permanent, puisque son agonie harmonieuse n'en finit plus.

Bohème vivra vieux. Ça relève de l'évidence. Ce sera sa récompense. Un échange de bons procédés pour services rendus à la patrie des cioux.

## *Le psy*

Par **Sophie Larrivée-Larouche**  
Cégep de Limoilou

*J'ai un projet : devenir fou.*  
*Fiodor Dostoïevski*

8 février 2011

Je ne sais comment dire, j'ai cet étrange sentiment au fond de moi. Il monte doucement, froid, il s'empare de mon être. En fait, non, ce n'est pas un sentiment, c'est une certitude. La certitude que j'ai des regrets. La certitude qu'au bout du compte, je perdrai, parce que je suis déjà en train de perdre. Le bonheur, pour moi, il n'existe pas. C'est un menteur qui nous côtoie lorsque l'on est enfant, mais qui, dès que l'on s'ouvre à l'âge adulte et que le monde dans lequel nous avons grandi nous apparaît tel qu'il est vraiment, tel que nous ne l'aurions jamais soupçonné être...

« L'enfoiré... »

...nous quitte. Le visage des gens change et notre héros devient une merde, alors que la merde elle... Et bien elle reste une merde.

« Qui est un enfoiré, Madame Deschênes ? »

Cent cinquante dollars de l'heure pour un thérapeute blasé aussi malheureux que moi. La seule différence entre lui et moi, c'est que moi je sais qu'il est malheureux, alors que lui, il s'entête à faire semblant. Toujours faire semblant de vivre. Toujours faire semblant d'être bien. Mais ces cernes sous votre regard vide, Monsieur, ils...

« Vous... »

... trahissent.

« Pourquoi ? »

La fameuse question à un million de dollars : pourquoi ! Pourquoi tant d'inégalités, d'injustices, de tristesses, de fausses joies, de bébés qui braillent en cherchant le téton d'une mère qui les aime seulement parce qu'enfin quelqu'un a réellement besoin d'elle. Tout le monde est remplaçable, donc personne n'est nécessaire. Pourquoi les guerres, la famine, les maladies ? Pourquoi Dieu ? Pourquoi la vie ? Pourquoi le ciel est-il bleu et les nuages blancs ? Je m'en fous. Compris ? Je n'en ai rien à foutre. Crever demain ou aujourd'hui, ça m'est égal, de toute façon, on vit...

« Pour rien... »

Oui, oui, pour rien, pour du vide. Poussières, tu redeviendras poussières et Hubert Reeves qui a dit que c'était des poussières d'étoiles, eh bien, il est dans le champ ! Ce n'est qu'une autre façon de faire semblant, une autre façon de se faire croire à la joie et

au bonheur, à ces deux choses que l'on cherche et qui nous échappent constamment parce qu'elles n'existent tout simplement pas. Être heureux, c'est une utopie. Une utopie rocambolique et absurde à laquelle on s'attache...

« Pour rien... »

Et le voilà qui me fixe à nouveau, ce vieil imbécile avec ses fonds de bouteille et son nez veineux. T'es qu'un alcoolique, alors arrête de me regarder comme si tu détenais la je-ne-sais quelle vérité. Tu l'as pas et tu l'auras jamais.

Une femme pénétra dans la chambre 603 où, assise sur une chaise berçante, Catherine Deschênes s'agitait d'avant en arrière en fixant la fenêtre givrée par l'hiver. Elle n'avait pas cogné et à son expression, le Docteur Painchaud comprit qu'il s'agissait d'une urgence.

« Qu'est ce que c'est ? »

-De l'agitation dans la salle de séjour. »

Sans dire un mot à sa patiente, l'homme en sarrau ferma le dossier posé sur la table à dessin devant laquelle il était assis et se leva. Un léger étourdissement le prit, mais le temps n'était pas aux malaises et déjà, ses pas le menaient vers la salle de séjour où le dénommé Luther était maîtrisé par deux gardes au visage exténué. Une injection de démérol calma le fou qui se laissa mener jusqu'à sa chambre capitonnée où on le sangla à son lit.

Les autres malades riaient, mais lorsque le docteur les regarda, le silence se fit. Il soupira, regarda sa montre. Plus qu'une heure et la journée serait finie. Il rejoint son bureau.

Lorsqu'il s'assit dans son fauteuil, ses yeux dérivèrent vers la plaque dorée qui surplombait la porte. Yves Painchaud connaissait cette gravure par cœur.

*L'autorité a raison, car la raison est le seul maître.*

Il déposa le dossier de Catherine Deschênes sur sa table de travail qu'on s'étonnait de voir toujours aussi en ordre, un ordre qui dérange, cet ordre vide et fade qui rend les pièces froides et austères. Il prit sa plume, ouvrit la chemise jaune et commença la rédaction de son rapport sur sa dernière rencontre avec la patiente :

*Le mardi 8 février 2011, 16 h 08*

*Catherine Deschênes. 39 ans. Internée depuis le 21 juin 1995. Chambre 603.*

*Choc post-traumatique. Dépression. La patiente refuse toujours de parler. Regard absent. Aucune réflexion visible. A fixé la fenêtre pendant toute la durée de la rencontre en remuant les lèvres de temps à autre et en prononçant le mot « enfoiré ». Lui ai demandé pourquoi, a répondu*

*« Pour rien ». Peut donc avoir une discussion, niveau facile. Commence à reprendre conscience de la réalité. À revoir.*

*Ordonnance : 6 mg Lectopan, matin et soir*

*75 mg Effexor, une fois par jour, pendant une durée de 7 jours. À suivre.*

Après avoir relu le léger paragraphe qu'il venait d'écrire, le docteur Painchaud apposa sa signature dans le bas de la page et remplit un feuillet qu'il devrait donner au pharmacien en quittant l'hôpital à cinq heures. Sa tête tournait et lorsqu'il la releva pour voir les aiguilles de l'horloge, son regard dérapa dans le vide. Concentré sur une émotion inconnue, il n'arrivait pas à reprendre le contrôle de son être et n'importe quelle infirmière entrée à ce moment précis s'en serait inquiétée. « Docteur, allez-vous bien ? » C'est ce qu'elle aurait demandé. Mais lui, perdu, glissant dans un abîme gris et flou, parcourant les vestiges de souvenirs perdus, sourirait sans arriver à répondre. Le temps n'existait plus là où il se trouvait. En fait, rien n'existait là où il se trouvait. Car il n'était nulle part. Ou était-il seulement ailleurs ? Aucune pensée. Un souffle. Son esprit tentant de se raisonner, tentant de revenir à la réalité telle qu'elle se doit d'être. Une respiration. 19 h 43. Le pharmacien était sans aucun doute déjà parti. Il devrait lui donner la prescription pour Catherine Deschênes demain. Yves Painchaud ferma le dossier et le rangea dans le classeur gris se

trouvant à droite de son bureau. Ses mains tremblaient et en prenant son manteau sur la patère de bois derrière la porte, il jeta un regard circulaire sur la pièce, inspirant l'air froid et sec dans lequel, hier encore, il trouvait tant de réconfort, mais qui maintenant l'étouffait, lui brûlait la gorge. Il ferma la lumière et quitta le local.

Il avait passé la soirée à se questionner sur sa perte de conscience temporaire. Assis seul à sa petite table de bois ronde, presque ébloui par une lumière trop forte et fixant le mur blanc et nu devant lui. Il avait redouté l'avenir et il le redoutait encore lorsqu'il ouvrit la porte de son bureau le lendemain matin à huit heures. Son premier rendez-vous serait avec Luther. Le docteur Painchaud était le seul que le fou écoutait ou, du moins, semblait écouter. Une sorte de respect s'était immiscé dans leur relation. Yves Painchaud n'arrivait tout simplement pas à cerner l'homme qu'était son patient et de cette incompréhension était étrangement né une confiance, une amitié tacite. Quant à Luther, impossible de savoir ce qui le poussait vers le docteur, son esprit était imperméable. Par moments, ce fou semblait avoir toute sa raison et s'il n'avait pas eu ces tics nerveux trahissant son mal, il aurait pu être président ou du moins quelqu'un d'important. Car ou il était manipulateur, ou ensorceleur, mais son emprise et son influence sur les gens étaient telles que plusieurs gardes

de nuit l'avaient laissé sortir à sa demande. Ceci sans compter ceux qui avaient passé la frontière et s'étaient retrouvés derrière la grille des malades, murmurant des phrases incompréhensibles et maudissant quiconque les jugeait trop longtemps. Le docteur Painchaud s'assit à son bureau et à peine sentit-il la chaise sous lui que le téléphone sonna :

« Oui, bonjour. Yves Painchaud à l'appareil... Oui... Non, non, il n'y a pas d'inquiétude à avoir... En fait, il y a des améliorations chez votre sœur depuis que nous avons changé sa médication... Oui Madame je comprends, mais je ne peux travailler avec elle sans ces médicaments. Catherine ne parle tout simplement pas sans eux... Madame, je connais mon métier, je vous prie de me faire confiance... Votre sœur est tout simplement folle et peu importe ce que vous croyez, elle le reste aux yeux du gouvernement et de ses pairs, alors acceptez-le... Madame, cette conversation est terminée. »

Yves Painchaud raccrocha le téléphone avec force et c'est juste s'il arriva à s'empêcher de le lancer contre le mur. Une colère, une rage le possédait tout entier et bien qu'il connût cette émotion, jamais il ne l'avait ressentie aussi puissamment. Une partie de lui, infime, tentait de le raisonner, de lui faire remarquer qu'il n'y avait pas lieu d'y avoir une telle violence, mais tout son esprit rejetait cette réflexion, se laissait manger de l'intérieur. Sans une pensée, le docteur se leva et, d'un geste sec

et précis, empoigna son fauteuil et le projeta contre le mur. Le bruit dut alarmer quelques infirmières, car l'une d'elles ouvrit la porte du bureau du psychiatre. Ce dernier se trouvait maintenant face à la seule fenêtre de la pièce et la faible lumière grisâtre qui filtrait au travers semblait blêmir son visage déjà vidé de sang. Au regard qu'il dirigea lentement vers elle, l'infirmière comprit qu'elle serait mieux de quitter le local et c'est avec une angoisse instinctive qu'elle referma doucement la porte. Le docteur resta immobile devant la fenêtre, ne bougeant pas, ne pensant plus, fixant l'arbre gelé qui lui faisait face. Tout lui semblait si irréel, si faux. Ce coup de téléphone lui avait paru si absurde. Comment cette femme osait-elle se dire si proche et si concernée par la santé mentale et physique de Catherine Deschênes, alors que jamais il ne la voyait à l'hôpital ? Cela allait faire bientôt six ans qu'elle n'était venue rendre visite à sœur. Le docteur Painchaud était désormais l'homme le plus attaché à Catherine, l'homme qui en était le plus proche et personne n'avait le droit de lui dire ce qui était bien ou mal. Lui seul savait, lui seul avait raison.

Ce n'est qu'à dix heures que le Dr Painchaud sortit de cette transe dans laquelle l'avait plongé le coup de téléphone matinal. Il avait une demi-heure de retard pour son rendez-vous. C'est donc rapidement qu'il fouilla dans le classeur gris et prit le dossier de Luther. Puis, il

se précipita dans les longs corridors blancs de l'hôpital jusqu'à atteindre l'ascenseur où il monta quatre étages. Son patient se trouvait dans la chambre 405, sanglé à son lit. Les gardes l'avaient privé de déjeuner pour le punir de son comportement de la veille et c'est non sans une certaine impatience qu'Yves Painchaud libéra Luther. Ce dernier resta couché, fixant le plafond :

« Vous êtes en retard, Docteur. »

Celui-ci ne se donna pas la peine de répondre et s'assit sur la chaise de bois qui se trouvait à proximité du lit du patient. Dehors, le vent avait commencé à souffler.

« Il y aura une tempête, n'est-ce pas, Docteur ? »

-Oui, sans doute. Est-ce que c'est à cause de cette tempête que tu t'es agité hier ? »

Luther éclata de rire et fixa le docteur d'un regard aride et dur.

« Et vous, est-ce à cause de cette tempête que vous vous êtes agité tout à l'heure ? »

-De quoi parles-tu ? »

Le fou garda le silence et ramena ses yeux vers le plafond.

« Pourquoi t'es-tu énervé hier ? Dis-moi. »

-À quoi bon vous le dire, vous ne savez pas écouter, Docteur.

-Pourquoi dis-tu cela ?

-Parce que, Docteur, je sais que vous ne savez pas écouter. Catherine me l'a dit. »

Le cœur d'Yves Painchaud se mit à battre plus vite.  
« Comment connais-tu Catherine ? Vous êtes dans deux ailes différentes de l'hôpital... Elle ne sort jamais de sa chambre et il est interdit aux hommes d'entrer dans le quartier des femmes. Est-ce qu'un garde t'a laissé y aller ?

-Certainement pas, répondit Luther sans hésiter.

-Un autre patient t'en a parlé ?

-Non, Docteur. C'est que moi, je sais écouter, voyez-vous. »

Luther se redressa et s'assit sur son lit. Tout en fixant le mur, il dit :

« Je vous aime bien, Docteur. Vous commencez à comprendre bien des choses.

-Qu'est-ce que tu veux dire ?

-Je veux dire ce que je dis, docteur et rien d'autre. Maintenant, la conversation est terminée et de toute façon, votre directeur vous attend dans votre bureau. »

Toujours sans regarder Yves Painchaud, Luther se coucha et s'endormit. Le psychiatre, ne sachant quoi ajouter, se leva et quitta la chambre.

Dans les couloirs le ramenant à son bureau, il repensa à son entretien avec Luther. S'il avait porté un peu plus attention à ce qui se passait autour de lui, il aurait pu croiser les regards inquiets, mais surtout sévères que lui jetaient les infirmières, les gardes et même quelques

fous. C'est que son corps tremblait et d'un œil extérieur, le docteur Painchaud semblait avoir du mal à marcher. Si ses confrères ne s'étaient tassés de son chemin, il en aurait sans doute renversé quelques-uns sans même s'arrêter pour s'excuser. En arrivant face à la porte de son bureau, il s'arrêta un instant, espérant juste que Luther n'avait pas deviné. Mais lorsqu'il pénétra dans le local, il vit le directeur assis confortablement dans son fauteuil de bureau et feuilletant un dossier, celui de Catherine Deschênes. Sans en relever les yeux, il ordonna à Yves Painchaud de s'asseoir face à lui.

« Vous n'avez pas l'air bien. Quelque chose ne va pas ? »

Le docteur était totalement immobile sur sa chaise. Son visage était pâle et tout en sueur. Sa respiration était superficielle et irrégulière. Las de se faire regarder, il murmura :

« Non, non, tout est parfait. »

L'autre n'osa pas le contredire. Il ajouta :

« Même que ça va très bien. Je reviens juste d'un entretien avec Luther qui s'est très bien passé... Il fait des progrès.

-Et pouvez-vous me dire pourquoi il a saccagé la salle de séjour, hier soir ? »

Le directeur avait levé les yeux suffisamment vite pour croiser ceux incertains du psychiatre qui ne se sentit plus la force de mentir. Il referma la bouche et fixa le

sol, comprenant que son patron se doutait de l'échec de l'entretien. Il comprit que leur conversation avait un but, soit celui de vérifier ses compétences.

« Monsieur Hamel, je vous assure que d'habitude, Luther me parle beaucoup. C'est qu'aujourd'hui, je suis arrivé en retard pour l'entretien et je crois bien que ça l'a vexé et que c'est pour ça qu'il ne s'est pas confié à moi ce matin... »

Il avait prononcé le tout rapidement avec quelques bégaiements ici et là. Le directeur, d'un ton sévère, lui demanda s'il était arrivé en retard à cause du téléphone qu'avait fait la sœur de Catherine Deschênes.

« Non. En fait, si. Mais... c'est-à-dire que... »

-Vous savez, monsieur Painchaud, que de parler comme vous l'avez fait à Madame Deschênes, de son nom de jeune fille, ne se fait tout simplement pas. N'est-ce pas ? Mais qu'est-ce qui vous a pris ?

-C'est qu'elle me disait comment faire mon travail. Ça fait vingt ans que je suis dans le métier et je n'ai jamais commis de fautes graves. Je sais ce que je fais et ce n'est certainement pas une pauvre femme de ménage qui viendra me dire comment on administre des médicaments, merde ! »

Le docteur Painchaud s'était levé, colérique, en prononçant ces mots et d'un geste sec, George Hamel lui intima l'ordre de s'asseoir. Lorsque ce fut fait, le directeur se leva et s'appuya sur le bureau :

« Je ne vous ai jamais vu dans cet état et il est certainement hors de question d'accepter que vous me parliez sur ce ton. Je suis votre supérieur et vous me devez respect. » Yves Painchaud fixait le sol et sa jambe tremblante indiquait qu'il ne s'était toujours pas calmé.

« Ce matin, une infirmière est venue me voir, paniquée.

-Qui ?

-Si cela ne vous ennuie pas trop, compte tenu de votre état, je maintiendrai son anonymat. »

Le docteur regarda le directeur d'un air de défi.

« Ainsi, elle est allée vous voir à mon sujet ?

-Lorsqu'un psychiatre tire une chaise contre un mur et qu'il semble n'y avoir aucune raison valable justifiant un tel geste, d'habitude, oui, c'est moi que l'on vient trouver. Qu'est-ce qui se passe avec vous ? Vous avez toujours été le meilleur aliéniste de l'hôpital, mais depuis quelques semaines, je ne reçois que de mauvais commentaires à votre sujet.

-Ce n'est qu'une bande de jaloux qui ne comprennent rien à rien. Toujours à s'occuper des affaires des autres. Depuis quand les gardes, les infirmières et les malades ont-ils quelque chose à dire sur ma façon de travailler ? »

Le directeur le regarda, désespéré. Yves Painchaud avait lâché ce commentaire avec un tel mépris, une telle haine qu'il lui était désormais impossible de passer l'éponge sur ses actions passées.

« Vous qui étiez toujours si respectueux, vous me décevez grandement. Vous serez relevé de vos fonctions jusqu'à ce que j'en décide autrement. D'ici là, je veux que vous consultiez quelqu'un. Je vous donnerai son numéro de téléphone. Il sera averti. Ne pensez donc pas que vous vous en sauverez... »

Yves Painchaud se leva d'un bond et comme un fauve attaque sa proie, il sauta sur le directeur.

« Si vous pensez que moi, Joseph Yves Painchaud, psychiatre depuis vingt ans, je vais aller consulter, jamais ! »

La chaise du directeur se renversa en arrière sous le poids des deux hommes. Le directeur se débattait, mais son âge avancé ne lui permettait plus de se défendre aussi bien que lorsqu'il avait trente ans. Yves Painchaud prit le stylo qui était attaché à sa chemise et d'un geste précis, il le planta dans l'œil droit du directeur. Ce dernier hurla de douleur.

« C'est vous qui êtes complètement fou, Monsieur Hamel. Vous ne comprenez rien, vous ne savez pas être attentif, vous ne savez pas écouter. Peut-être qu'aveugle, vous entendrez mieux, qui sait ? »

Des gardes vinrent l'arrêter alors qu'il s'apprêtait à planter son stylo dans le second œil du directeur. On vint secourir ce dernier. L'autre riait à gorge déployée, traitant les gardes de moutons et d'imbéciles qui ne comprenaient rien et qui ne comprendraient jamais rien.

On enfonça une aiguille dans son bras et la dernière chose qu'Yves Painchaud entendit fut l'ambulance qui arrivait pour le directeur Hamel.

\*

26 février 2016

Je ne sais comment dire, j'ai cet étrange sentiment au fond de moi. Il monte doucement, froid, il s'empare de mon être. En fait non, ce n'est pas un sentiment, c'est une certitude. La certitude que j'ai des regrets. La certitude qu'au bout du compte, j'ai perdue. Pourtant, j'étais bien parti, il me semble. J'ai été un enfant heureux, comme les autres, je crois. J'avais une mère et un père, comme les autres, j'en suis certain. On possédait le magasin général du village. C'est ça qui m'a permis de faire mes études. J'ai toujours été intelligent et sans me questionner je suis devenu...

« Docteur... »

Psychiatre pour être plus exact.

« Oui, Monsieur Painchaud ? »

Son regard est sincère et sûr. Il me croit fou, c'est entendu. Le matin, les infirmiers me donnent des médicaments. Probablement de l'effexor pour ma pseudo-dépression qui, disent-ils, proviendrait de ma culpabilité. Mais je ne suis pas en dépression. Moi...

« Je pense... »

C'est tout. Pourquoi se perdre en paroles inutiles. De toute façon, tout le monde oublie, tout le monde s'en fout.

« À quoi pensez-vous, Monsieur Painchaud ? »

Lui, le premier. Mais, cher collègue...

« Vous... »

...Tomberez aussi. On tombe tous. La frontière est si mince entre la folie et la raison. Il est facile de s'y perdre.

Vous qui croyez savoir Docteur, vous...

« Avez... »

En fait tort. On ne sait pas, on ne peut savoir. Certes, votre âme scientifique sait expliquer le comment des choses, mais le pourquoi, il vous restera caché. Pourquoi les nuages ? Parce que l'eau s'évapore et se condense me direz-vous. Mais j'ai demandé pourquoi, pas comment. La nuance est subtile comme la frontière est fragile. Ce refus d'accepter l'absurde, cela porte un nom. J'ai déjà lu un livre sur le sujet il me semble... Le mythe de l'inintelligibilité ? J'ai oublié. J'oublie de plus en plus. Mais peu importe, quelle importance de toute façon. Tout cela pour vous dire, Docteur, que vous qui me soignez depuis maintenant cinq ans, vous qui avez encore toute votre tête, vous qui avez toute votre...

« Raison, ... »

Sachez. Sachez que la raison qui nous gouverne n'a pas sa place dans ce monde de fous.

*Tu obéis*

Par **Oriane Leperlier**  
Cégep de Jonquière

Respire. Allez respire.  
Tu as froid. Tu voudrais repartir. Déjà tu le détestes, cet  
endroit.  
La colère sera ton premier sentiment.  
Mais c'est ta mère que tu entends.  
Alors tu respires, en gueulant.  
Regarde Antoine comme il est beau.  
Mon bébé, mon enfant... *monbébémonenfantmonbébé-*  
*monenfant*  
Cette litanie te rassure, mais tu perçois, quand même,  
qu'Antoine n'est pas ton père.  
Tu cherches le sein monoparental avec une légère hysté-  
rie.  
Car elle a dit de boire et que tu obéis.

Tu as cinq ans et tu commences à apprendre à lire. C'est  
maman qui te montre les mots, elle sait tellement de cho-  
ses. Chaque fois que tu lui demandes *ce que ça veut dire*,  
elle connaît la réponse. En fait tu crois qu'elle sait tout.  
Mais toi non, alors tu ne comprends pas pourquoi elle  
pleure si souvent. Si tu avais plus de mots, tu pourrais lui

demander *pourquoi tu pleures* et ensuite lui dire *pleure pas pour ce salopard*, qu'il ne faut pas, qu'il ne le mérite pas, qu'il ne faut pas pleurer, jamais, quand on s'appelle maman. Mais tout ce que tu ressens si clairement, tout ce que tu comprends, se transforme en bouillie charmante et incomprise dès que tu essaies de t'exprimer.

Tu as sept ans. Tu viens de faire ta confirmation à l'église, et tu ne sais même pas pourquoi. Ta mère vient toujours te chercher à l'école, elle n'a rien d'autre à faire, elle ne travaille pas... Mais depuis quelque temps tu remarques quelque chose de changé en elle. Parfois lorsque tu sors de l'école et la cherches des yeux, tu la vois adossée à la voiture, au téléphone. Elle sort parfois en te disant qu'elle va faire une course alors que tu l'as accompagnée pour les faire il y a deux jours. Elle croit que tu ne sais pas qu'elle ment.

Tu commences à te rendre compte que les grandes personnes peuvent parfois se montrer hautaines. Tu découvres toutes sortes de choses, et tes yeux s'élargissent. Puis c'est le soir que maman commence à s'absenter. Alors elle te le dit, qu'il y a un homme dans sa vie. Qu'une étudiante va te garder et qu'il faudra être gentil.

Tu te demandes pourquoi maman veut toujours trouver un homme alors qu'ils ne restent jamais, alors qu'elle finit par pleurer, alors que vous seriez si bien, toi et elle.

Tu sais déjà qu'elle n'est pas responsable, que c'est plus fort qu'elle, et même que ça la dévore. Elle te le dit, que ce n'est pas de sa faute. Elle dit *je n'y peux rien, je suis comme ça*, et tu ne comprends pas. Mais quand elle dit *c'est plus fort que moi*, tu imagines des mondes entiers autour de ce «c», peuplés d'énormes monstres gluants qui s'accrochent aux mamans, se rendent invisibles, et les obligent à rechercher des situations qui les détruisent... Un matin, ta mère a enfin un entretien d'embauche. Elle est tellement préoccupée qu'elle a oublié d'appeler Kelly, la jeune fille qui te garde. Alors elle te dépose chez son compagnon, chez son Jean-Pierre. Tu n'aimes pas trop ce monsieur, tu n'aimes pas trop son prénom. Mais maman te lâche sur sa pelouse et t'embrasse sur le front. «Surtout, sois sage, et fais tout ce que te dira J.P.»

«Oui maman», tu dis.

«Je suis fière de toi», qu'elle répond.

Tu regardes la télévision avec Jean-Pierre. Il se tourne vers toi et te demande si tu aimes la télévision, si tu aimes les films, si tu aimerais être acteur. Tu dis que oui, et alors il te montre sa caméra, il te propose de devenir un acteur en herbe. Il te dit d'enlever tes vêtements, et parce qu'il est grand, parce qu'il te regarde fermement, tu obéis.

Dix ans. Ta mère suit une formation d'esthéticienne. Tu sais de plus en plus qui elle est, tu vois de plus en plus — par le regard des autres mais aussi par le tien — que

tu n'es pas habillé avec autant de goût que les autres, que tu n'as pas les mêmes biscuits dans tes placards. Elle n'est pas heureuse, cela aussi tu le vois. Elle a fini par se faire quitter par Jean-Pierre. C'est ça le pire, elle ne l'a même pas quitté, elle. Quand tu rentres de l'école, elle te demande ce que tu as fait, inlassablement, sur le même ton morne. Il semble qu'elle n'écoute pas, qu'elle soit trop fatiguée.

Mais si tu ne réponds que quelques mots laconiques, alors elle se réveille. Elle sursaute, l'inquiétude la submerge, elle te prend par les épaules, t'explique à quel point il faut que tu apprennes des choses, quoi elle ne sait pas, elle n'a jamais appris, elle n'a jamais retenu, sa mémoire était une passoire. Mais elle veut que tu apprennes. Alors tu lui racontes que vous avez parlé des châteaux-forts. Et tu fais tes exercices avec elle, elle vérifie que tu as relié toutes les propositions, que tu as compris ce qu'est un pont-levis, coché tous les vrais ou faux. Puis elle s'endort dans le salon, devant la télé. Et toi tu passes toujours quelques minutes à rêver avant de t'endormir. Tu es un grand aventurier. Tout le monde te respecte, et tu sauves la princesse.

Un matin, alors que tu es dans le bus, le garçon qui est derrière toi te tire les cheveux. Tu dis «arrête» avec une voix qui n'est pas du tout celle d'un aventurier féroce. Ils continuent, tu cries, vous vous battez. Le yin contre le

yang, les noirs contre les blancs, les enfants de dix ans contre les enfants de dix ans. Le conducteur gare le bus et vous fait tous descendre sur le bord de la route. Son gros visage placide s'est transformé. Ça fait plusieurs semaines que ça dure, ce racisme précoce. Il hurle, ses joues sont rouges, il postillonne. Toi et les autres vous ne bougez plus.

«À partir de maintenant, plus de noirs ni de blancs! Vous êtes tous bleus!»

Vous vous regardez en vous imaginant en schtroumpfs et éclatez de rire. Tu remontes dans le bus et les choses vont beaucoup mieux. Les bleu clair sont assis devant, les bleu foncé derrière.

Quatorze ans. Tu ne vas plus à l'église, tu ne supportes plus qu'un vieillard en robe te dise de réciter vingt «je vous salue marie» pour te laver de tes péchés. De toute façon tu ne supportes plus grand-chose. Les cours t'emmerdent profondément. Tu as l'impression que c'est un monde qui ne te correspond pas. Il n'y a qu'une chose que tu aimes, ce sont les plantes. Tu ne le dis pas, parce que tes copains te traiteraient de taffiole, enfin si, une fois tu en as parlé. À ta mère. Elle te félicitait pour les plates-bandes. Elles sont magnifiques, elles encadrent la pelouse en formant des vagues.

Carré, tu n'aimes pas, tu préfères jouer sur les différentes hauteurs des plants, créer du naturel avec du vivant,

mais un naturel parfait. Tu aimes pulvériser une bruine fine sur leurs feuilles avant que le soleil ne se lève. Tu aimes enfoncer tes doigts dans la terre pour en tirer les mauvaises herbes, puis te relever et en regardant les petits œillets d'Inde, te sentir utile à leur respiration. Tu n'irais pas jusqu'à accrocher des posters de bégonias dans ta chambre, mais c'est un fait que tu te sens bien quand tu jardines.

«Jardinier?!» Ta mère n'en revient pas. Mais alors pas du tout, tellement pas qu'elle se met à pleurer. Elle veut que tu «t'en sortes», que tu «réussisses dans la vie». Elle trouve que tu as des capacités, que si tu te reprenais, tu pourrais sûrement aller à l'université, faire ce qu'elle n'a pas fait. Alors tu obéis, tu laisses tomber la biologie végétale et l'architecture paysagiste. De toute façon, y avait trop de maths.

Dix-sept ans. Obéir en restant libre te paraît impossible. Tu ne sais pas que c'est la clef. Tu craques lorsqu'un professeur te demande de lui apporter le papier sur lequel tu es en train de dessiner. Tu dis «Je ne préfère pas, c'est personnel.» et il te regarde d'un air mi-moqueur mi-mollette que tu connais bien. «Apporte-moi ça immédiatement.» Bientôt il te menacera de vouloir rencontrer ta mère, de t'envoyer dans le bureau du proviseur, de trois jours d'exclusion si tu ne cesses pas – car tous les jours de tels incidents se produisent – et même de la terreur su-

prême : le conseil de discipline. Tout cela te semble ridicule et en même temps te donne la nausée. Tu n'admet pas qu'on veuille t'imposer de montrer ce dessin, c'est une question de liberté individuelle, de droit à l'intimité. Et puis le prof n'aurait pas aimé de voir ta manière de le dessiner. Pourtant, lorsqu'il se lève et vient vers toi, tu obéis.

Tu as l'impression de pénétrer en territoire ennemi lorsque tu vas en cours. Tu rases les murs en te demandant quelle histoire va encore te tomber dessus. Au fil du temps, tu es devenu le bouc-émissaire des surveillants, et tu ne peux arriver trente secondes en retard sans être convoqué. Quand tu rentres chez toi, tu as l'impression de renaître en arrosant les plantes et en arrachant les mauvaises herbes. Tu restes dans le jardin avec ton sac sur le dos, et parfois ta mère ne remarque que tu es rentré qu'au bout de trois quarts d'heure. Elle ne te parle plus de tes devoirs, mais tu sens qu'elle a besoin que tu réussisses, alors tu fais de ton mieux, écrasé par cette pression tout à fait implicite.

Vingt-cinq ans. Tu fais tes premiers pas en tant qu'instituteur. Tu vis avec elle. Tu l'as rencontrée pendant tes études, et elle aussi elle est instit'. Ta mère est fière de toi, mais un peu trop tard, puisqu'elle a déjà un cancer du sein. Tu as beaucoup entendu dire que c'était lié à l'angoisse des mères pour leurs enfants. Tu n'arrives plus

à lui parler, comme si elle avait oublié ton enfance que toi tu gardes serrée bien fort en toi. Elle te voit grand, et tu réussis, et elle voudrait que tu réussisses encore mieux, que tu sois promu prof-en-chef, que tu deviennes son petit grand Néron. Toi tu voudrais qu'elle se calme, qu'elle reste la maman douce et mélancolique qui t'envoûtait.

Tu aimerais avoir des enfants, et les journées que tu passes à l'école te ressourcent. Tu aimes la spontanéité de tes élèves, leur candeur, tu les sens déteindre sur toi et tu t'en imprègnes. Alors parfois quand tu vois qu'ils s'ennuient, quand tu les sens s'éteindre, tu as peur d'être responsable du changement qui ne tardera pas à se produire, puisque tous les enfants doivent devenir des adultes même si c'est la plus laide et la plus belle chose du monde. Tu arrêtes le cours, tu découpes du papier, tu crées avec eux une nouvelle carte du monde, tu les fais écrire des cadavres exquis, et en dessiner, aussi.

Un inspecteur t'inspecte, un jour, et c'est un carnage. Tu ne suis pas les directives du ministère du moulage des jeunes.

On te demande de revoir tes cours, de consacrer aux choses importantes le temps qui est prévu pour elles, et de laisser les arts plastiques où ils sont. Tu fais donc réciter des dates historiques auxquelles tes élèves ne comprennent rien, et qu'ils oublient le lendemain. Tu leur apprends les paysans, les seigneurs, Henri IV et son Édit de Nantes, Louis XIV et sa révocation. La dîme, la taille

et la gabelle jusqu'à 1789. Tu leur apprends qu'avant, il y avait le Tiers-État, le clergé et la noblesse. Et tu te demandes, maintenant... qu'y a-t-il maintenant? Une petite masse bien grasse, une grosse masse pauvre, une masse moyenne de fonctionnaires. La seule chose qui ait vraiment changé, c'est que Dieu est mort.

Mais tu dois montrer à tes élèves à quel point c'est mieux maintenant. Et parce que tu ne veux pas perdre ton poste, tu obéis.

Trente ans. Tu es persuadé d'être le meilleur des pères, mais tes relations avec elle se dégradent. Elle te critique sans arrêt, te dit quoi faire, et parce que tu ne veux pas de problème, tu obéis. C'est une femme intelligente, et c'est pour ça que tu l'aimes, mais ce qu'elle sait, elle semble le savoir contre le monde entier. Elle ne tolère pas de te voir faire quelque chose d'inadéquat. Et même si de bonnes intentions la poussent, tu ne supportes plus qu'elle te dise comment, quand, où, boire une tasse de café, repasser les vêtements, ouvrir les fenêtres, changer le petit...

Tu la trouves trop dure avec votre enfant. Tu lui répètes sans arrêt que la meilleure éducation est celle de l'autonomie, et qu'il devra bien faire mal quelque chose pour apprendre, mais elle te répond toujours que oui bien sûr c'est évident mais... et se lance dans de grandes argumentations qui te laissent toujours sur le tapis. En fait, ça y est, tu ne la supportes plus, tu ne la veux plus.

Elle non plus. Elle ne comprend pas pourquoi tu refuses d'écouter ses conseils pleins de bon sens. Elle te renie le droit de marcher de travers. Et toi tu as toujours été un homme un peu penché. Alors tu t'en vas, et c'est elle qui obtient la garde, évidemment. Dire qu'on l'a porté dans son ventre, ça marche à tous les coups, c'est du béton. Tu te couches sur le dos, dans ton jardin. Il faudra bientôt replanter les iris, et cela t'angoisse, comme chaque année. Tu te dis que tu n'aurais fait de mal à personne d'autre qu'à un iris de temps en temps si tu avais fait le métier que tu voulais. Tu te dis qu'il n'y a pas d'inspecteur des jardiniers, et que comme tu aurais eu toujours les ongles sales, aucune femme n'aurait voulu de toi. Et tout aurait été plus simple.

Soudain tu as envie de vivre ta vie. Tu téléphones à un club hippique et prends rendez-vous pour un baptême d'équitation, pour ton fils et toi. La première séance vous plaît, et vous vous essayez au pas et au trot enlevé. En groupe, vous allez faire une balade. Tu te sens un peu ridicule, mais tu ne peux t'empêcher de penser qu'il y a des choses dans la vie qui doivent être faites... sinon quoi ? En tout cas récurer le dessous d'un sabot fait par-

tie de ces choses. Alors que vous êtes presque revenus au club, le poney de ton fils, nommé Hersan, ce qui n'a aucun intérêt, passe sous une branche, que le gamin évite maladroitement. Il tombe.

Lorsque la semaine suivante il te dit qu'il ne veut plus aller au cheval, tu annules tout et commandes des semences pour occuper tes longues vacances d'instituteur. Tu vas souvent voir ta mère, et chaque fois cela te met dans tous tes états. Elle fait tout pour s'en sortir. Le cancer se généralise, se répand. Le cancer des valeurs. Le cancer de l'individualisme, du libéralisme, du fascisme. Le cancer personnel et mille fois transmis, la cellule défaillante devenant un modèle, et se multipliant sans fin. Le monde entier agonise. Et ta mère en est la synecdoque. Elle toute petite. Elle qui n'était ni superstitieuse ni new-âge et qui s'est mise au bio, aux algues, au fengshui, au ginseng, aux cures ayurvédiques indiennes. Elle est à la fois rayonnante et fragile, et tu te sens fier d'elle autant qu'elle te fait pitié. Tu la quittes toujours plein de nœuds. Dans la gorge, dans le cœur et les cheveux.

Tu as beaucoup de mal à te lever le matin, maintenant. Tu es de plus en plus triste lorsque tu te réveilles, et un matin tu pleures de rage de ne plus être endormi, inconscient, loin...

Tu commets l'erreur de la musique classique. Beethoven et Bach te détruisent doucement, et tu te complais dans la volupté de cette douleur lancinante et si parfaitement belle. *La sonate au clair de lune* s'empare de toi. Tu te sens presque fou lorsqu'en l'écoutant, tes membres se paralysent, et que ton regard se fixe sur la tasse de café posée là sans que tu puisses l'en détacher, même en le voulant vraiment.

Tu décides de faire écouter de la musique à tes fleurs, et tu fais des bouquets, t'improvises fleuriste. C'est la première fois que tu coupes les tiges de ton jardin. En te disant que c'est pour une bonne raison, tu comprends que tu imposes ton autorité à des végétaux amorphes qui ne t'avaient rien fait, sur la seule base de ton jugement de valeur. Des plantes que tu aimais. C'est bête mais c'est comme ça que tu te retournes vers toi.

Tu te poses de plus en plus de questions. Est-ce qu'il est nécessaire de sortir du commun? Quelle image ton fils gardera-t-il de toi? Fallait-il vraiment céder à chaque fois ?

Mais tu ne fais que semblant, et tu ne cherches pas les réponses, car une paresse de vivre te murmure d'aller te

recoucher, d'aller «mourir, dormir, peut-être rêver». Tu décides d'obéir et t'enfonces dans plusieurs mois de léthargie.

On en entend beaucoup parler, il est souvent la matière des écrivains comme des cinéastes, mais il est si abstrait qu'on n' imagine jamais s'y intéresser de plus près. Surtout pas toi.

Pourtant ce soir, alors que tu roules vers chez toi en écoutant Clayderman, ton cœur formule l'idée que ton esprit refuse. Et tu te gares, descends de voiture, et t'avances jusqu'au bord de la falaise. Tu viens de voir ta mère, chez elle. Tu n'as pu lui dissimuler ta dépression, et quand tu es parti tu l'as rendue inquiète. Elle commençait à aller mieux depuis quelques mois, mais son médecin l'a convaincue d'essayer les interférons, et tu as l'impression que ce sont eux qui la détruisent. Elle a tellement maigri! Ses yeux sont plus éteints que jamais, comme si la tristesse elle-même avait déserté son cœur. Tu te dis qu'elle est comme toi. Tu crois ne plus être capable de ressentir quoi que ce soit, et lorsque tu penses à ta vie, tu ne lui trouves aucune raison de se battre. Tu te demandes comment tu feras quand elle ne sera plus là, et en ce mo-

ment tu penses l'aimer plus que tout alors que déjà tu ne vois plus que toi. Tu t'avances et contemples les rochers sur lesquels les vagues viennent docilement s'écraser. Ce que tu oublies, c'est que les vagues ne meurent jamais, qu'elles sont l'océan tout entier, comme toi tu fais partie du monde. Tu te dis «je n'ai jamais été libre» alors que pendant tout ce temps tu l'étais, mais que tu n'as rien fait pour concrétiser tes désirs. Tu te dis «la hiérarchie mondiale sera toujours la plus forte, les gouvernements nous écrasent». Alors que les gouvernements, les pays, les bons-dieux, c'est toi, toi et les autres. Vertige.

Tu crois que tu es foutu alors que tu n'as jamais commencé à exister. L'interprétation de Clayderman résonne encore dans ta mémoire creuse, dépossédée de toute son humaine réalité. Tu t'es beaucoup trop laissé faire. Au nom de prétendues autorités, tu as oublié de faire respecter ton identité. Tu as l'impression d'étouffer. Ton regard se fixe sur les rochers.

Mais une voiture s'est garée derrière la tienne, une main s'est posée sur ton épaule, une voix te demande, fermement, de reculer.

Et parce que c'est ta mère, tu obéis.

*Mon petit cadavre à côté du sien*

Par **Ariane Litalien**  
Collège François-Xavier-Garneau

Dix-huit minutes.

Parfois, dans l'ébène roussâtre du crépuscule, je me défais mentalement de sa cage thoracique et me mets au monde. Entre deux battements de cils vitreux, j'avorte l'existence d'une chair dans laquelle j'ai mariné. Parfois, dans la crème noire d'une nuit, j'esquisse l'impression d'une scène où, dans le cataclysme cinglant d'une demi-seconde, Antoine ne serait pas né. Où, par rupture des parois lymphatiques, par meurtre non prémédité du cordon ombilical, par le frisson filamenteux d'une éternité embourgeonnée, sa viscosité serait passée de la pouponnière à la morgue. Voyage obligé sur une civière de travers. Il se serait refroidi avant d'avoir eu froid, il serait né avant d'avoir existé, il se serait suicidé avant d'avoir vu les ciseaux. Dix-huit minutes, c'est bien assez pour mourir. Parfois, dans l'air rance et délayé de l'aube, je revois mon petit cadavre à côté du sien. Bien en vie. Et je me souviens de la dix-neuvième minute, celle où nos corps quasi identiques ont officiellement commencé à exister de façon discible. La minute où j'ai perdu mon

statut de nouveau-né unique et gagné définitivement celui de brouillon. La minute sans laquelle rien n'aurait pu exister, ni moi et cette admiration noyée de sang et de sel, ni lui et sa dictature bienveillante.

Parfois, des heures durant, le matelas s'imbibe de mon corps dans la chambre, et je cherche à imaginer un destin meilleur que le mien. L'oreiller aboie dans sa torture, les draps tentent de m'assassiner, la sueur me déchire la peau, les stores clos ont des échos panglossiens. Je tente d'imaginer une vie plus enviable, une vie sans lit, une vie sans lui. Les procédés de création et les fabulations diffèrent plus ou moins, mais la conclusion est toujours la même: j'ai hérité de la meilleure vie possible.

1.  
Dix-huit ans.

Antoine ne dort jamais. Ses yeux se crèvent sur mon échine, à travers ses paupières closes, cette nuit comme hier. Minuit étire sa trame sonore dans la maison. Je sens sa peau bleutée remuer derrière moi, j'entends ses paupières penser.

Les souvenirs coulants ont écorché tant de fois les parois de mon cerveau qu'elles y ont creusé des sillons. Je

me remémore les placentas. L'événement même de notre naissance, l'onde de choc engendrée a constitué un coup d'état satisfaisant. *Nos parents sont faibles. Ils entretiennent nos vies, mais seul Antoine jouit du droit de les gouverner.* C'est l'entente silencieuse, la conférence de presse entre épidermes faite toutes les nuits sous les couvertures. Quand ses propres os ont mariné avec ceux de quelqu'un d'autre pendant neuf mois, les accords implicites deviennent vite aisés. Aujourd'hui comme hier, j'ai poursuivi du vent, chassé le fantôme de la beauté, regardé une pierre en prétendant y voir un rubis. Notre mère fait la même chose, sauf qu'Antoine dit qu'elle a la sottise de l'ignorer. *Par conséquent, elle est stupide.* Sa vie est un geste, et jamais une émotion. Moi, au moins, je suis une aveugle volontaire. Aujourd'hui comme hier, Antoine palpera l'aube sur les tuiles du toit. Sa présence tient de l'exquise torture, d'un sucre totalitaire, d'un frisson d'effroi dans lequel on découvre et se délecte d'un sourire admiratif. Elle hante le grenier, ondoie dans les armoires et se noie dans l'évier. Ce quelque chose de lugubre et de rassérénant à la fois, comme une fontaine oubliée à l'ombre d'un cimetière. Elle semble invincible, indiscutable tant on lui obéit passionnément. Et pourtant, elle a besoin de moi. Oui, cette présence-tapisserie imprégnée dans les murs a *besoin de moi.*

Sans mes actes libertins, elle n'a aucune conduite à enserrer. Et sans un bocal, le liquide de mon corps se

viderait d'un trait, éparpillé dans un millier de directions: le simple but de mon existence serait avili. Ma vie, cette fausse liberté, n'existe qu'à travers la vision rationnelle qu'Antoine m'en impose. Il a besoin de ma présence pour confirmer son existence, et j'ai besoin de son souffle pour justifier le mien. C'est une symbiose clandestine, débutée dans le formol d'un ventre gonflé.

Un bocal.

Inexplicablement, inexorablement, j'éprouve alors le besoin de regarder Antoine. Les rideaux de la nuit s'ouvrent sur l'horreur de l'autosuffisance. L'ombre de l'homme ne semble plus, tout à coup, dépendre de la mienne. L'anxiété se développe entre mes poumons. Je m'emballe, je cherche en vain une de ses veines pour m'y injecter. Je m'affole, je panique. L'encre de sa silhouette s'est pelée de sur ma peau. Où suis-je sur lui ? Qui suis-je dans lui ? Personne ne répond au tremblement de ma langue.

Silence.

Antoine a-t-il besoin de moi?

Ma gorge bat de la courbature du doute. J'ai soudainement cette impression floue d'être le jouet abusé dont on s'empare au crépuscule, quand la vie est loin devant

et que les phares d'une voiture se meurent. Cette conviction d'être une poupée brûlée au vitriol qu'on caresse pour mieux la noyer. Je me meurs dans l'attente de ces nuits, rien que pour aller le rejoindre dans ce lit d'inceste mental. Rien que pour jouir d'une idée qu'il coule comme du plomb dans mon oreille. Derrière moi, son sourire bat dans ses mains, et l'idée se clarifie. Je suis une perle, une perle enfilée sur son collier, une perle de vanité embrouillée dans sa nacre et polie en lui faisant croire qu'elle existe.

L'éblouissement me cède  
ses taches blanches en héritage.  
Je mords le coin de l'oreiller  
et sens la nuit m'intoxiquer par osmose.

L'air opaque de l'obscurité, l'air qu'Antoine respire, pèse si fort que mes poumons implosent en silence. Mes muscles se bandent, mon sang se stigmatise. La guerre de Troie me passe sur le corps entier. Soudain, pour la première fois en dix-huit ans de nuit fraternelle, je sens le liquide amniotique, glacial, couler entre Antoine et moi. La peste s'enrage, la mer rouge se rompt; j'éprouve le besoin de me lever.

Mon petit corps quitte l'édredon comme on quitte les limbes, plein d'espoir, les yeux retournés. Je titube,

j'ondule jusqu'à la porte ouverte. Je ne sais plus comment on marche dans le noir, alors je tâte les sons et frôle les lumières. Les lattes du sol gémissent en lançant des abordages de bois. Le seuil devient le *No Man's Land* d'une chambre à coucher que j'atteins avec triomphe. Mon corps se délecte soudain d'un frisson de plaisir. Je découvre dans cette danse avec moi-même, dans cet acte d'autocommande, un nectar passionnel qui ne peut exister lorsque mon existence entière se soumet à Antoine. Je me fige soudain, pour mieux sentir que l'atmosphère de la chambre tente de cimenter mes actes, de déchirer ma peau, d'ouvrir mon être à vif. Pour mieux palper ma victoire, la sentir venir par la puissance de mes muscles. Puis, après ce bain de victoire, ce sourire de grâce, ce baptême de la rupture, je fais un pas dans le couloir.

Ma marche divine s'amorce alors jusqu'à ce toit, ce lieu suprême de liberté, cette porte de l'enfer ouverte sur le ciel. Mes pieds frissonnent sur le parquet, mes poils se hérissent sur mon corps entier. Je ressens chaque parcelle de la maison s'éveiller et apprivoiser ma présence. À l'ombre des hauts murs, des colonnes ouvragées, des portraits fanés, je perçois quelque chose d'impalpable m'observer. La maison se met à pétiller, puis à osciller, puis à vibrer comme un moteur enchaîné. Le bruit s'assourdit lui-même, grossit, s'alimente : c'est une autarcie sonore qui laboure le temps. Le vrombissement s'intensifie toutes

les secondes, se décuple jusqu'à devenir un terrible écho sourd qui fait trembler tous les membres, tout mon être. Dans le grenier, les miroirs frissonnent du même écho, les tiges de métal se tordent malgré elles, les lustres de verre se mettent à cliqueter. J'ouvre la trappe qui mène sur le toit, je sens l'air piquant de la nuit gonfler mon corps. Et je la sens, cette liberté, me heurter de plein fouet, envelopper mon corps entier, s'insinuer dans mes narines jusqu'à ce que l'extase tente de me faire pousser un cri, et que seul le même son sourd émerge de ma propre gorge frissonnante. Tout vibre, tout craque, tout se déchire sous le bruit insoutenable. Alors, j'entame les premiers pas dans cette émergence, le corps en feu nageant dans une robe de sueur, les cheveux plaqués sur le crâne me servant de couronne.

Je suis là! Couchée sur l'arête principale du toit, une jambe étalée sur chacun des pans de tuiles, je chevauche la maison, je la tiens bien serrée entre mes cuisses. Ma colonne vertébrale appuyée contre la sienne. Cet univers qu'Antoine possède, je ne le détruirai pas. Le simple fait de savoir que je le pourrais me suffit. Non, je ne ferai que nager dans cet air infini, ce ciel étoilé qui s'ouvre au-delà des cimes de pins vers la plénitude, la langueur, l'opacité divine. Mes doigts translucides défont les nœuds des arbres, comme des rubans déployés dans une voie lactée. Je cesse alors d'être la poupée de vitriol: j'ai obtenu une

promotion nocturne. Mes yeux noirs ne sont plus que des reflets du ciel infini, auquel j'offre mon être en tant que tout. Sous la brise parfumée, ma chemise de nuit blanche se soulève doucement, pour mieux offrir son étoffe aux filaments de mi-pénombre. La vibration de la maison se transforme en ronronnement, et la bête dressée se love entre mes jambes. Je la sens se fondre en moi, je sens mes os devenir de pierre et mes veines de bois. Je ne suis ni un corps, ni une âme: je suis, tout simplement. Mon être entier se sublime doucement dans la nuit, et l'extase perle au coin de mes paupières mi-closes: je renais dans toute ma singularité. Alors, pour la première fois, j'ai cette véritable impression d'exister pleinement, inconditionnellement, hors du corps d'Antoine et de la prison du mien. Cette impression d'avoir mué, de m'être refait une peau douce et laiteuse qui ne puisse briller que sur ce toit, à la lumière lunaire. Je ne repose plus, je ne pense plus, je ne respire plus. Je m'élève, doucement, vers l'infini bleu-noir d'une nouvelle ère. Je m'impose, totalement, entre ciel et terre. Je règne. Je suis libre.

Le bris. Soudain, une ombre s'éruce à travers la trappe. Une ombre vicieuse, une ombre coulante. Une ombre pelée. Sa présence m'apoplexise, je sens le monde se déchirer. Mon cri s'étouffe, mes yeux se rompent. Je rencontre ce regard, je me perds, je m'affale, je me tue. Les étoiles clouent mon cercueil. Et doucement, langoureusement, l'enfer entier m'avale, la gueule grande ouverte.

2.

La liberté n'est qu'une autorité au stade embryonnaire. Une fois le cocon éventré, la vraie guerre commence.

Le soleil se lève sur la terre des mort-nés. Et soudain, je n'agis plus: je suis agie. Antoine ne parcourt plus la maison pour mieux en habiter l'âme, il y rôde comme une bête sauvage qui traque ses proies, qui me contrôle par sa seule existence. La perle dévale l'escalier malgré elle. Il y a eu tentative de putsch, la force militaire est sur ses gardes. J'ai l'impression d'être étrangère à ce corps auquel je suis retournée. Il semble trop petit et trop grand à la fois, comme un chandail de laine déformé sur la corde à linge. Un sentiment nouveau s'érige en moi, mais il n'est ni illuminé, ni doucereux : la haine. L'enclume qui circonscrit mon être dans ses talons. Tout n'est plus qu'un amalgame de violence de sentiments qui s'enchevêtrent, qui se meuvent à contre-courant dans la solidité du bloc. Je hais Antoine, parce qu'il m'a détruite en me faisant croire que je construisais. Je le hais, simplement parce qu'il m'a fait ressembler à tout ce que je hais.

Le reste de mes idées se crève comme un œuf pourri sur ma peau froide, imbibée de rage et d'hiver. J'ai mal, je me tords dans mon corps comme un ver dont la métamorphose en papillon a avorté dans le cocon. Un brasier

se consume dans l'âtre de ma bouche. Je suis un bibelot éclaté contre la glace, brisé sur les sommets et les faces triangulaires.

Je me sens sale après le bain nocturne de nuées et de hontes. Dans la salle de bain, je rencontre au matin un corps dans le miroir, et ma salive forme des stalactites de peur. Je regarde, je fixe, je scrute, ébahie, affolée. *Antoine est en moi*. Je le vois, dans la forme de mon menton, dans l'arcade de mes sourcils, dans les cheveux qui tombent sur mes épaules, dans toute la volupté de ses courbes et de son âme. Plus encore, pis encore, j'y vois ses intentions. J'ai tenté d'être comme lui, j'ai tenté de le dominer vicieusement. J'ai voulu régner sur le trône d'autrui. Mes désirs ont été les siens, mon image est la sienne. Je sens sa peau poisseuse envelopper hermétiquement mon épiderme. Je sens ses articulations ramper dans ma chair. Je sens la musique macabre de son souffle grogner jusque dans mes entrailles, et son œil de feu se tourner vers mon cerveau. Il est là, cet être infâme, cette bête humaine qui bat, qui détruit, qui règne, qui règne. Ma peau s'anime, je suis une lycanthrope habitée par un atroce insecte rampant, qui dévore et digère chaque parcelle de vie. Je, lui, nous. Automutilation. J'ai si chaud, si chaud, je sens la nausée qui me gagne, ce dégoût de lui à travers moi.

J'ai des sueurs froides, des bêtes s'écrasent, craquantes, visqueuses, dans ma bouche. Leur liquide m'irrigue, m'étouffe, m'assassine.

Je suis lui.

Je jette la tête en avant, et vomis.

Brûler ce corps, mâcher la cendre. Détacher l'encre qui colle. D'un coup de ciseau, je fais tomber mes mèches de cheveux d'ébène dans l'évier, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur mon crâne qu'une boule de cheveux irrégulière, cotonneuse. Mais je vois pire: mon cou dénudé accentue à présent la forme de ma mâchoire, de sa mâchoire. Mes oreilles présentent d'intolérables ressemblances avec les siennes. Je l'entends s'éveiller en moi et casser mes côtes comme des brindilles. Je m'arrache les cils, les sourcils. Je sculpte la chair. Chaque geste que je pose me fait invariablement ressembler davantage à lui. Je hurle. Les ciseaux grincent contre le lavabo de porcelaine. J'ai perdu tout trait qui pouvait évoquer la féminité. Horrible et vide réplique du corps d'un dictateur. Poupée de cire. Des larmes de rage explosent au coin de mes yeux, mes membres tremblent devant leurs efforts vains. Je détache mon être de son corps, mais y suis toujours.

Il y aura toujours une trop grande part d'Antoine en moi.

J'ai cessé de manger et de boire, dans l'espoir de métamorphoser mon corps. Étendue dans la baignoire depuis des nuits, je disparaissais, non pas dans l'infini absorbant du ciel, mais dans le corps d'Antoine, dans la prison du geôlier. Je suis devenu le recto d'un verso sanguinaire. Ne plus lui ressembler. Sortir de cette cage de chair. J'entends ses pas furtifs, de l'autre côté de la porte, qui se déversent jusqu'à mes oreilles par intermittence. Parfois, l'aspic de sa présence se glisse doucement dans la salle de bain, sur le parquet, jusqu'à couler sur mon corps-squelette en entier. Il sait. Il lit le roman de mon être que j'ai écrit sur mes os saillants, avec des feuilles de peau. Et soudainement, en sa présence, à travers toute la fureur de ma haine, le perce-neige de ma conscience éclôt sur une terre infertile. Je voudrais alors me lover contre ses membres, dans ce lit, être aveuglée, sentir que j'ai un but, sentir qu'il y a quelqu'un pour tenir le bocal de la perle, tenir l'huître. Mais Antoine est devenu inaccessible, emmuré dans un corps qui ressemble tellement au mien qu'en l'attaquant, je finirais invariablement par me tromper, et par m'empaler moi-même. Alors je me laisse dépérir, lentement dans ce cercueil à porte-savon, en espérant devenir un squelette sans menton, sans volupté, sans mâchoire. Et surtout, sans intentions.

3.

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis morte. Il fait nuit, je crois, de l'autre côté de la porte. Je vois les lumières dansantes des chandeliers sous le seuil, j'entends le ballet des onze heures s'achever. Ma torpeur automutilatrice se brise soudain sous le bruit d'un souffle. Un froissement de tissu imperceptible. Une exclamation étouffée. Je sens une vague de chaleur ratisser mon corps, des couleuvres de frissons me lécher le cou. Cette fois, ce n'est pas un bref chemin de liberté qui me pousse à me redresser: c'est un pressentiment abominable. L'air coule entre mes ossements, les arêtes pointues de mes côtes piquent le vide. Je suis gracieusement émaciée, mortellement légère. Je ne fais plus de bruit sur le parquet du couloir, rien qu'un bruissement de présence au creux de mes joues. Les exclamations, les sanglots, les souffles retenus s'intensifient, semblant émaner du salon. Je m'approche, à petits pas, le cœur battant dans chaque parcelle de mon corps, la sueur fermentée sous les aisselles. Je m'avance et mes articulations s'inventent des voix rauques pour avertir mon être du danger imminent. Sourd dans ce silence, il s'approche pourtant, laiteux, tendu, jusqu'à cette raie de lumière qui perce l'obscurité, au bout du couloir. Encore un mètre, un mètre. Les froissements, les murmures. Je flotte en suspens, le temps écorché au bord des lèvres. Un pas, un tout petit pas. Je plonge dans le bain de lumière, et sens le sol se dérober sous mes pieds.

Maman est assise sur le sol, les jambes entrouvertes, la paume des mains appuyée sur le sol entre ses genoux. Sa robe est déchirée, étirée, tachée de transpiration. Des os ont été tracés au feutre sur tout son corps. Je la reconnais à peine, ses cheveux coupés en brosse, ses sourcils cachés par de la poudre blanche, son rouge à lèvres barbouillé sur toute la partie inférieure de son visage. Elle pleure, agitée de spasmes de sanglots ravalés, et ses larmes échouent sur la rive d'un regard crevé à jamais. Elle me rappelle une araignée, une araignée torturée trop longtemps pour déplier ses membres.

Sur le manteau de la cheminée, Antoine observe, les yeux brillants.

Le tapis, la porte qui claque, le froid, les troncs dans un malstrom de Machiavel. La scène se brouille derrière la cataracte. Mille éclats. Je ne suis plus un être qui lutte. Je ne suis plus un être du tout. Je surnage dans les échos de la culpabilité et du mal qui éclatent si fort que mon esprit est en épilepsie. Comment a-t-il osé ? Il a créé un double de son double, pour effrayer, pour faire payer à la cause les fautes de l'effet. Alors, mon fantôme a fugué, a fui, je ne sais plus où le retrouver. Les colonnes d'écorce masquent les portraits fanés, l'étang boueux d'une baignoire s'est gelé devant le miroir, mes pieds s'enfoncent dans la neige des parquets de bois. J'ai égaré quelque chose au-

dehors, je ne sais plus où je suis, je ne sais plus où je vais. La forêt de pins me perd dans le grain d'un égarement.

L'obscurité rouge d'une chambre noire entaille les troncs frêlement ciselés. Devant, macérées, les couleurs s'étouffent sur le pelage embrouillé d'un conifère déconstruit. Le ciment de la neige s'empêtre avec lourdeur dans ses traits raides, tout comme de la poussière étalée. Internées, les ombres sont d'un pourpre de poulpe aveugle et des griffes ont lacéré le crépuscule de la forêt. Des troncs flottent sur la solidité immaculée. Un cèdre s'étend dans une austérité majestueuse. C'est de la pure folie, turquoise sur noir, violet sur blanc. Dans le sous-bois des sens confus, le sang bat dans la tempe des arbres.

Les jupons de l'innocence se coincent dans mes gencives. Perdue, j'ai retrouvé mon chemin avant de l'avoir cherché. Je fracasse et me convulse, embourbée dans le haut-de-forme des silhouettes. Les nœuds des arbres ne sont plus coulants: je ne peux qu'écorcher mes doigts à essayer de les défaire. Beuglant le silence des ciseaux incisifs. Serait-ce une glace? Je cherche, je cours, je m'ébruite, je m'émiette dans le calme schizophrène de la nuit d'hiver. Je voudrais écrire, mais il n'y a plus de feuilles. Le sol transcende le ciel, l'écorce fend la peau tiède, je m'agrippe, je détale, je surplace, je me bats. Le vide.

Et soudainement, une fillette toute de poussière émerge du sol et me baise la joue. La perle demeure morte. Tout est si tiède dans une forêt de glace, tout est déjà si embouteillé qu'il ne reste plus qu'à sourire. Je caresse ma camisole de force, la fillette s'assied sur des genoux nus. Des veines bleues courent sur les cuisses du temps. La forêt se ramollit, s'implose au ralenti. La perle demeure morte. Pas de feuilles, mais des mots, oui, des mots à la petite fille qui n'existe pas. Existe-t-elle? Serait-ce une glace? Un reflet, oui, un reflet d'un ventre grossi. Je la serre tout doucement, comme une poupée de porcelaine aux traits tirés. Mes fredonnements sonnent faux, la fillette se soulève et retourne à la neige, s'effeuille, s'avale dans la densité d'une robe de cristaux. Doucement, la forêt d'une démence liquéfie mon cerveau. La bassine de mon œil se vide et ma peau, craquelée, se fendra dans les ténèbres profanes. Je m'étends, à l'obscurité d'un pin, dans la chambre noire de ma moelle épinière. La perle demeure morte. Je suis bien. Ce soir, la folie viendra souffler ma chandelle.

4.  
Un éveil.

Je ne sais plus comment je me suis retrouvée à l'hôpital, dans une cage d'acier et de draps qui enlacent et déchi-

rent. Ils collent des étiquettes, tirent les rideaux, percent ma peau. On me trouve fade, raide, malade. Dans un miroir, je ne trouve rien de particulier, que des os qui se mettent en relief sous du papier de soie et l'envie rampant sous ma peau, de plus en plus fréquente, de revoir Antoine pour recommencer à être. Le simple fait de nier son existence, c'était la reconnaître, l'accepter à mes côtés. Maintenant, dans cet enfer stérile où je n'existe que sur un bracelet, il ne me reste que la mémoire pour m'accrocher aux souffrances de miel.

On ne me laisse plus dans la baignoire. On ne me laisse plus du tout. Quand je n'en peux plus, quand je sens le spectre d'Antoine se diffracter à travers ma jugulaire, quand je sens ce mal qui tord mes entrailles parce que je sais que je lui manque, je hurle, je hurle à en fendre les crânes, je hurle pour faire éclater les murs et le rejoindre pour qu'il me brise, me fracasse, me lacère, pour qu'au moins il me fasse sentir que j'existe. Les injections me font retrouver la forêt, la douce folie des troncs tordus, et je me cale dans le confort de la cataracte. Il a besoin de moi, je le trahis! On me drogue, on me gave. Ce n'est pas une maladie, non! Ralentissez, appuyez, éliminez, arrêtez! Ce n'est que le contrecoup de la fraternité.

La lutte s'éternise, mon corps de chiffon se décompose. Lutter, lutter, contre la liberté, contre les regards, con-

tre la chute, contre la ressemblance, la dissemblance, les miroirs, les ciseaux, les troncs, la folie. L'autorité. Lasse! Lasse! Je suis si lasse, chaque parcelle de ma pensée se fane comme une haleine, chaque centimètre de ma peau se détend! Lasse, coupez les câbles! Laissez-moi m'affaler dans le sablier liquide! Lentement, sauvagement, je regarde les scalpels et les intraveineuses se fondre en mon être jusqu'à en devenir le solvant. Je laisse mes fœtus de cohérence s'atrophier.

C'est la nuit en plein jour. J'oublie jusqu'à mon oubli. On m'interne, on m'externe. On me sort de l'hôpital, on me ramène à la maison, mais je ne vois pas plus l'au-dehors que j'ai vu l'au-dedans. Je ne vois qu'Antoine, dans ma peau, dans le ciel, dans la glace.

Dix-huit minutes.

Ils vont venir le chercher. Le trajet du poste de police à la maison durera précisément dix-huit minutes. Je suis assise en tailleur, devant la porte d'entrée. Nous y serons tous postés, comme la famille d'un condamné devant la guillotine étincelante. On sonnera. Maman calera sa tête ensanglotée dans l'épaule de papa. Après quelques minutes, la patience se cabrera: on arrachera la porte de ses

gonds, on étripera les accords implicites. Maman hurlera. Ils trembleront. Je tenterai. Ils parleront des marques sur mon corps, des longues, atroces cicatrices et entailles, de ma peau balafmée, striée, gonflée. Nous saurons qu'elles sont venues de lui, nous saurons que tout est venu de lui. Nous saurons, et pourtant nous défendrons Antoine corps et âme pour qu'on ne l'emmène pas. Car malgré tout, grâce à tout, nous l'avons aimé. Il a donné une consistance, un point de repère à nos formes à la dérive. Il n'y aura jamais de dictateur parfait sans un reflet à multiples revers. J'ai hérité de la meilleure vie possible. Et malgré tout, grâce à tout, Antoine proviendra toujours de nous. Il aura été une naissance à travers notre mort. Ses esquilles contre les miennes. Il résistera toujours en lui une part de nos êtres, cette charnière inavouable et implicite qui se cache derrière la tyrannie de sa présence.  
*Nous l'avons créé!*

Ils vont venir le chercher. Ils enfonceront la porte, et puis ce sera terminé. Notre reflet dans son cristallin mourra abruptement. Nous n'aurons plus rien, pas même la compassion. Ils nous voleront notre prison pour la mettre derrière les barreaux. À moins que.

Dix-huit minutes, c'est bien assez pour mourir. Et, tout comme la dernière fois, la dix-neuvième sera fatale.

## *Aliénés*

Par **Émile Vigneault**  
Cégep de Sainte-Foy

-Monsieur Dugas ?

Je relève brusquement la tête, tout absorbé que j'étais par la contemplation des mouches qui s'obstinent à grésiller contre la vitre de la fenêtre à côté de laquelle est planté mon pupitre.

-Oui Monsieur ?

-N'auriez-vous pas oublié quelque chose par hasard ce matin en vous levant ?

Il regarde ma cheville avec insistance et soudain je comprends tout : j'ai oublié de mettre mon boulet. Je le revois pourtant, posé bien sagement à côté de mon lit, avec son vernis doré et sa chaîne courte et lustrée comme l'exige la mode de cette année. Il a coûté très cher à mes parents, qui me l'ont offert à mon dernier anniversaire pour que j'aie l'air aussi chic que les autres élèves, et voilà que je l'oublie bêtement... Comment est-ce possible ? Ah oui, c'est vrai, je me rappelle maintenant. J'étais sur le point de passer le bracelet de métal autour de ma cheville lorsque le téléphone a sonné, et ensuite ça m'est complètement sorti de la tête... Et moi qui me sentais si léger en marchant jusqu'à l'arrêt d'autobus ce matin...

Je sais pourquoi maintenant. Je m'empourpre comme une pivoine, et à l'air goguenard de mes camarades de classe, je saisis que tout le monde avait déjà dû remarquer l'absence de mon boulet. Mais personne ne m'a prévenu. La rage et l'impuissance bouillonnent en moi et je me promets mentalement qu'un jour, si j'en ai l'occasion, je les ferai tous payer amèrement cette humiliation. En attendant, mon professeur me fixe toujours de son regard courroucé.

-Pardon Monsieur, je m'excuse, c'est que j'étais pressé ce matin et...

-Pressé ? Tiens donc !

Il me toise avec tout le pouvoir que lui octroie son poste d'enseignant et, théâtral, il se tourne vers le reste de la classe.

-Voyez-vous cela ? Benoît Dugas était pressé. Pressé. Mais est-ce, je vous le demande, une raison pour oublier ses responsabilités ? La vie est dure pour tout le monde Monsieur Dugas, mais quand on tient à son intégrité, on fait l'effort de trouver le temps d'obéir aux normes. Tous ici, nous avons fait cet effort, Benoît, sauf vous. Je suis désolé d'avoir à le faire, mais je suis dans l'obligation de rapporter ce manquement aux règles élémentaires de la politesse.

Il a l'air à peu près aussi désolé qu'un paon qui fait la roue. Il me regarde comme s'il attendait que je dise quelque chose, mais rien ne me vient. Des excuses ne serviraient à rien avec cet homme-là, elles pourraient même aggraver

les choses... Je me contente de prendre un air contrit, ce qui n'est pas très difficile, et Monsieur Wallenberg (c'est comme ça qu'il s'appelle) pousse un grand soupir comme si sa décision lui pesait lourdement sur la conscience. Il me dit avec un ton faussement compréhensif d'aller emprunter un autre boulet au secrétariat de l'école. Je me lève et, quand je passe à côté de lui, il me tapote le dos du plat de la main dans un geste qui pourrait sembler réconfortant, mais qui ne sert qu'à accentuer un peu plus mon humiliation, tout en marquant de manière définitive sa supériorité sur moi. Je sors de la classe et me dirige le long des couloirs jusqu'au secrétariat où une employée indifférente me remet pour la journée un vieux boulet terni portant le logo de l'école. Je passe immédiatement la chaîne à ma cheville (bien que le bracelet soit beaucoup trop grand) et m'en retourne lentement à la classe, suivi par le boulet de rechange. Quand je pousse la porte, le cours a déjà recommencé et Monsieur Wallenberg, tout en restant tourné vers le tableau où il écrivait, marque une pause appuyée pour que tout le monde sente bien à quel point je dérange le bon déroulement de la journée. Je vais m'asseoir en silence à mon pupitre et prends dans mon cartable crayons et feuilles de notes. Le cours d'aujourd'hui porte sur les huit définitions du mot « procédé » telles qu'énoncées par le ministère. Il faut les retenir dans l'ordre et savoir dans quel contexte s'applique chacune d'elles. Sans être ni plus utile ni plus palpitant qu'un autre, le cours passe relativement vite,

et bientôt résonne la sonnerie stridente qui annonce la récréation.

Comme d'habitude, chacun se précipite vers la porte dans un grand fracas, les chaises feulent contre le plancher alors que tout le monde se lève, tandis que partout dans l'école se fait entendre le bruit de nos chaînes, secouées à chaque pas. Après avoir parcouru le corridor, nous descendons les quelques marches qui mènent à la cour d'école, et il faut faire bien attention de ne pas avoir le pied écrasé par le boulet de quelqu'un d'autre. Le règlement dit que lorsqu'on descend ou monte un escalier, il faut toujours tenir son boulet dans ses mains, mais il y a toujours des gens qui n'obéissent pas. Au cours de l'an dernier, trois élèves ont eu un pied écrasé, et il a fallu les amener à l'hôpital.

Je sors dans la cour et me dirige lentement vers la fontaine pour boire un peu d'eau lorsque soudain une voix familière m'interpelle.

-Eh Ben, fais pas cette tête-là, c'est pas si grave !

Je me retourne et me retrouve face à Marc, mon ami. Enfin, c'est censé être mon ami, mais lui non plus ne m'a pas prévenu que j'avais oublié mon boulet... Avec Marc, ça n'a rien de surprenant. Pour lui, tout est prétexte à la blague ; je ne crois pas qu'il ait jamais pris quoi que ce soit au sérieux. C'est d'ailleurs en bonne partie ce qui fait son charme, il est toujours prêt à rire de tout et de tout le monde, y compris de lui-même. Je cherche quelque

chose de drôle à répondre, mais je ne trouve rien et me contente donc de hausser les épaules en souriant. À côté de Marc se tient Patrick, que je n'aime pas beaucoup. Il y a en lui quelque chose d'indéfinissable qui le rend franchement mesquin.

-Tu sais, j'ai lu quelque part qu'il y a certaines tribus primitives dans la jungle qui ne portent même pas de boulet... Tu pourrais déménager là-bas !

Marc il s'esclaffe à la pseudo-plaisanterie de Patrick.

-Ce serait super, tu serais le roi de la jungle et tu pourrais passer ton temps à relaxer en mangeant des noix de coco au lieu de faire tes devoirs !

Ils rient et je m'astreins à faire de même. Marc poursuit sur sa lancée.

-Dans le fond, ce serait bien mieux si on allait tous vivre dans la jungle !

-Oui, mais penses-y, tu vivrais sans télévision, sans téléphone, sans livres, sans cinéma, et sans boulet, par-dessus le marché ! Au bout de deux ou trois jours, tu serais écoeuré, rétorque Patrick.

Marc hausse les épaules et moi, j'essaye d'imaginer la vie que doivent mener ces gens dans le secret des dernières forêts tropicales. Vivre sans boulet me semble si aberrant, si contraire à l'ordre du monde. Ces lourds ballons de métal qui nous suivent partout ne sont-ils pas à la base de l'économie, des relations sociales et de tant d'autres choses, enfin, à la base de notre identité ?

Dédaignant de nous joindre à une partie de ballon-chasseur qui s'amorce au milieu de la cour, nous nous dirigeons vers un banc adossé à la clôture grillagée qui borde la rue. En passant près de la fontaine, je rougis en m'apercevant que deux filles me regardent du coin de l'œil en pouffant. Ça doit être la journée la plus gênante de toute ma vie. Comment ai-je pu oublier quelque chose d'aussi fondamental que de passer la chaîne familière à ma cheville comme tous les matins ? Nous nous assoyons finalement sur le banc et Marc, après nous être assurés que personne ne nous regarde, se met à faire un graffiti avec une clé sur l'un des poteaux de métal qui soutient la clôture. Patrick prend aussitôt un air paniqué et saisit Marc par la manche.

-Arrête ! on n'a pas le droit !

Marc se dégage et continue son œuvre tandis que Patrick jette partout des regards inquiets. On dirait qu'il vient de dévaliser une banque. Je me retiens de rire. Moi aussi j'ai peur que nous nous fassions prendre en flagrant délit, mais l'affolement de Patrick est tellement exagéré que c'en est comique ; en fait, il manque tellement de discrétion qu'il risque ironiquement d'attirer l'attention sur nous... Soudain il nous siffle : « Quelqu'un approche ! ». Marc adopte un air détaché et je reste égal à moi-même tandis que Patrick, lui, croise brusquement les bras, prend une grande respiration et fait semblant d'être absorbé dans la contemplation du feuillage d'un arbre de l'autre

côté de la rue, ce qui lui donne un air particulièrement idiot et suspect. L'« intrus » qui passe devant nous se trouve en fait à être Katia, que je ne connais pas beaucoup, même si tout le monde sait qu'elle voit un psychologue et que sa famille a perdu beaucoup d'argent. Ils ont même été obligés de vendre son boulet à ce qu'il paraît... Avant elle traînait un gros boulet bien étincelant, alors qu'aujourd'hui, elle se contente d'un modèle ordinaire à chaîne courte qui ressemble au mien. Ainsi va la vie, les plus riches peuvent se permettre des boulets plus lourds et des chaînes plus longues... Une fois j'ai vu dans le journal la photo du boulet de l'homme le plus riche du monde, un monstre en or massif d'un mètre de diamètre serti de diamants, avec une chaîne d'un demi-kilomètre de long. Anna Diamonds, une des chanteuses les plus populaires du monde, dispose, elle, d'un boulet différent pour chaque jour de l'année... J'ai un sourire en pensant à Monsieur Wallenberg dont le boulet est à peu près semblable au mien... Pour en revenir à Katia, elle n'a jamais été très sociable, mais il me semble que ces temps-ci, elle est encore plus solitaire et déprimée que d'habitude. En passant devant nous, elle ignore totalement Marc et Patrick, mais me jette un regard étrange, comme si elle essayait de fouiller mon âme. Je n'aime pas ça. Elle s'en va finalement et nous nous détendons. Patrick pousse un soupir de soulagement.

-Arrête d'être nerveux comme ça, lui dit Marc. Tout le monde s'en moque que je dessine sur la clôture, et puis de toute façon, personne ne s'apercevra que je l'ai vandalisée...

- Pourquoi le fais-tu, alors ?

- Je ne sais pas, ça m'amuse. Et puis ma marque va rester là pour toujours, dans trente ans, il y aura des élèves de cette école qui regarderont mon dessin et qui se diront que je devais être quelqu'un d'intrépide et de talentueux, prêt à risquer sa vie et celle de ses amis pour défendre héroïquement notre liberté à coups de clé!

Il prend une posture exagérément héroïque qui me fait rire, puis il se remet au travail. Après quelques secondes, Patrick nous annonce qu'il va aux toilettes et s'en va. Je me dis que ce n'est qu'un prétexte et que la peur a en définitive eu raison de lui. Marc poursuit son œuvre quelques minutes pendant que je regarde de loin la partie de ballon-chasseur. La cloche annonçant la reprise des cours se fait tout à coup entendre, et j'entends Marc jurer.

-Tant pis, lance-t-il, je continuerai à la prochaine pause...

Avant de retourner à l'école, je jette un coup d'œil à sa gravure. Elle représente la silhouette grossièrement dessinée d'une personne avec un phylactère où il n'y a jusqu'à maintenant que les lettres « l » et « i » de tracées. En pénétrant pour la deuxième fois de la journée dans le grand

bâtiment carré qu'est l'école, nous nous disons au revoir car mon prochain cours est au troisième étage alors que le sien est dans le même local que celui du cours de tout à l'heure. Je monte les escaliers, boulet dans les mains, et j'entre dans la classe avec les autres retardataires. Patrick partage ce cours avec moi, ainsi que Katia. Nous prenons nos places et Madame Lamarre, notre professeure, entre et prend les présences. Le cours est alors interrompu avant même d'avoir commencé par un message de l'interphone diffusé dans tout l'établissement demandant à Marc de se rendre instamment au secrétariat. Je jette un coup d'œil à Patrick, trois ou quatre pupitres derrière moi, qui a l'air abattu et qui se mord la lèvre inférieure. Je comprends qu'il n'est jamais allé aux toilettes et qu'il a plutôt dû aller dénoncer Marc. Je connais Patrick, je sais qu'il n'a pas vraiment fait ça volontairement; en fait, je suis persuadé qu'il a essayé de toutes ses forces de s'en empêcher, mais qu'il n'y est pas arrivé. C'est comme ça, il a un besoin viscéral d'avoir un pouvoir sur les gens, une influence sur le cours des événements, en bien ou en mal. Et comme il n'est ni vraiment populaire, ni courageux, ni audacieux, il se contente de dénoncer les autres, même si ça lui déplaît profondément. Plus tard, Patrick deviendra peut-être comme Monsieur Wallenberg, un petit tortionnaire sans envergure accrédité par l'État. Voilà pourquoi je ne l'aime pas.

Comme d'habitude dans le cours de sculpture, la professeure dépose sur chaque pupitre une grosse motte d'argile blanche qu'il nous faudra sculpter en un cube. Cette année, il faut que le cube fasse cinquante centimètres de côté. Pour économiser l'argile, le cube sera creux bien sûr... La classe se met au travail tandis que Madame Lamarre se promène en distribuant des conseils. Parfois elle va au tableau et se met à nous parler de sculpteurs célèbres comme Michel-Ange ou Rodin et de leurs styles respectifs. Soudain, une main se lève. C'est celle de Katia. Madame Lamarre lui donne la parole, ravie que quelque chose de stimulant se produise pour une fois dans son cours on ne peut plus répétitif.

-Pourquoi ?

-Pourquoi quoi ?

-Pourquoi est-ce que vous nous montrez sans cesse de si belles sculptures, alors que nous, vous nous faites toujours faire la même chose depuis des années ?

Eh voilà, la question fatidique. Tout le monde sait que le cours de sculpture est plus ou moins une perte de temps, et tous les élèves n'ont pu s'empêcher au moins une fois de demander pourquoi, bien que nous sachions pertinemment qu'il est impossible d'obtenir la moindre réponse valable. Cependant, Katia a parlé avec une sorte de détermination dans les yeux, une sorte de tension dans la

voix qui fait que le ton de sa question est... comment dire ? beaucoup trop intense comparé à ce qu'il devrait être. L'attention de tous les élèves est attirée et la classe se tait en se demandant vaguement ce que fait Katia. Pendant ce temps, la professeure lui répond.

-Je ne vois pas ce que tu veux dire. Il y a trois ans, les sculptures que nous vous faisons fabriquer faisaient dix centimètres de côté, et maintenant, vous êtes capables d'en faire qui mesurent cinquante centimètres de côté... Tu vois bien qu'il y a eu une grande évolution à mesure que votre niveau s'améliore.

-Oui, mais nous sculptons toujours des cubes. L'an passé, nous sculptons un cube. Cette année, nous sculptons un cube. L'an prochain, nous sculpterons un autre cube, et ça ne change strictement rien qu'il soit un peu plus gros que le précédent ! Pourquoi ne nous laissez-vous pas sculpter de vraies formes comme les vrais sculpteurs ?

-Justement parce qu'eux sont de vrais sculpteurs, des professionnels ! Vous, il faut vous apprendre la base ! Et puis soyons réalistes, ce n'est pas tout le monde qui a envie de devenir sculpteur, la plupart des élèves ici ne retoucheront plus jamais à de l'argile une fois l'école terminée...

-Justement ! À qui la faute si personne n'aime la sculpture ? Vous nous enseignez à la détester à travers ces

cubes idiots que nous modelons sans poser de questions ! Vous ne voulez pas que nous soyons de bons sculpteurs, vous ne voulez pas que nous soyons des gens éduqués ! Le système est bâti pour que nous apprenions à le détester dans l'indifférence !

Pendant l'échange, Katia s'est levée, de plus en plus en furie. Tout le monde dans la classe sent qu'il se passe quelque chose d'anormal et qu'un événement important va se produire. C'est un peu comme quand la terre tremble juste avant qu'un volcan n'entre en éruption. Madame Lamarre, complètement déstabilisée, essaie de hausser le ton.

-Écoute, si tu veux poursuivre des études en sculpture, alors libre à toi. Et si tu veux quitter ce cours maintenant, alors libre à toi aussi ! Je ne suis pas responsable de la matière enseignée, c'est le ministère qui me l'impose autant qu'à vous ! Maintenant calme-toi ou...

-Ou quoi ? Ou quoi ? Qu'est-ce que vous croyez que vous pouvez me faire, hein ? Vous êtes tous des malades ! Regardez-vous, vous êtes assis, vous ne réagissez pas, vous êtes tous devenus des robots, merde !

Personne ne réagit, l'atmosphère est de plus en plus tendue et Katia, qui tremble et a les yeux pleins d'eau, est à la fois effrayante et pitoyable.

-Ça ne peut plus durer ! Ça ne peut plus durer ! Elle se met la tête dans les mains et Madame Lamarre, qui visiblement n'a pas l'habitude de ce genre de situa-

tion, s'approche dans le vague dessein de la réconforter. Mais Katia relève brusquement la tête et soudain, fait quelque chose de complètement cinglé. Elle se baisse et enlève son boulet de sa cheville. Comme ça, en public, devant tout le monde. Elle se met alors à parler avec une voix dangereusement assurée, et ses yeux sont comme des lames de couteau chauffées à blanc.

-Toi, dit-elle en s'adressant à Madame Lamarre, recule à ton bureau.

Elle tient son boulet par la chaîne, et elle se met à le faire tourner lentement comme si c'était un fléau d'arme.

-Assis-toi.

-Katia je...

-Ta gueule !

-On pourrait...

-J'ai dit ta gueule. Assis-toi à ton bureau et prends une motte d'argile.

Notre professeure obéit en tremblant, et nous sommes tous figés et silencieux.

-Maintenant, sculpte quelque chose.

-Quoi ?

-J'ai dit sculpte quelque chose ! N'importe quoi sauf un maudit cube ! On va bien voir si tu es digne de nous enseigner la sculpture ! Allez, vas-y !

Madame Lamarre tente alors maladroitement de façonner un bonhomme dans l'argile. Dans le lourd silence qui s'est abattu, la situation est presque comique. Ses

mains tremblent trop et ses yeux sont embués, alors bien sûr la sculpture est affreusement laide, et elle finit par l'échapper.

-Je n'y arrive pas !

-Je le savais, hurle Katia, hystérique !

-Arrête, arrête !

Katia fait tournoyer son boulet dans les airs et essaye de viser la tête de Madame Lamarre, mais elle n'a manifestement pas l'habitude de se servir de son boulet comme ça et elle rate complètement sa cible, touchant plutôt le coin du bureau, dont le bois se fend dans un immense craquement. Nous sommes tous terrifiés. C'en est trop pour Madame Lamarre, qui tombe par terre et se met à pleurer. Au même moment, devant la classe, une fille se lève brusquement et tente de rejoindre la porte. Katia bondit vers elle et abat son boulet de toutes ses forces. Celui-ci happe la main de la fille et poursuit sa course jusqu'au plancher, où il creuse un grand cratère.

-Retourne à ta place ! Personne ne sort, c'est clair ?

Le poignet de la fille fait maintenant un angle étrange avec son bras, mais elle ne crie pas et ne pleure pas. Peut-être qu'elle est trop sous le choc pour ressentir la douleur. Elle retourne s'asseoir. Katia reste debout sans bouger et respire fort, comme si elle reprenait son souffle après être restée longtemps la tête sous l'eau. Toute la classe est immobile, et on n'entend que les pleurnichements de Madame Lamarre, toujours prostrée au sol, et les ahane-

ments de Katia. Je me dis que ce serait le bon moment pour qu'un concierge ou un autre professeur passe dans le corridor et jette un coup un coup d'œil par la petite fenêtre rectangulaire qui perce la porte. D'ailleurs, à bien y penser, je me demande comment il se fait que personne ne soit déjà intervenu avec tout le boucan que Katia a fait. Puis je me souviens que nous sommes juste au-dessus du local de musique où il y a présentement un cours, et qu'il y a des travaux de construction à quelques rues d'ici. Je me rappelle aussi qu'il n'y a que trois autres classes au troisième étage, et que deux sont vides à cette heure-ci tandis que la dernière est à l'autre bout du couloir. En jetant un regard à la porte, je m'aperçois que la petite fenêtre est obstruée par une affiche collée à l'extérieur. Avec un frisson dans le dos, je réalise que Katia a dû prévoir son coup de longue date. Personne ne sait trop comment réagir alors que se prolonge ce moment de flottement irréel, pas même Katia, qui n'avait sans doute après tout qu'une vague idée de ce qu'elle allait faire après nous avoir pris en otage. Madame Lamarre a cessé de pleurer. On a l'impression désagréable d'être tous debout en équilibre sur le fil d'une lame de rasoir. Un seul geste et tout peut basculer définitivement en bien ou en mal.

Soudain, venant percer délicatement le silence relatif de la classe, on entend une sorte de léger crachotement contre la vitre de la fenêtre (pas celle de la porte, la vraie

fenêtre). Katia se tourne vers la source du bruit, et nous l'imitons sans trop savoir pourquoi. Ce sont des mouches, qui comme dans l'autre classe se cognent inlassablement contre la vitre jusqu'à ce qu'elles meurent. Déjà, nombre de cadavres d'insectes parsèment le rebord de la fenêtre et le calorifère d'où on dit qu'elles sortent. Elles se reproduisent dans le système d'aération, et lorsqu'elles se retrouvent à l'air libre, elles cherchent aussitôt à aller vers la lumière du jour et la liberté, sans savoir que déjà, des dizaines de générations d'entre elles se sont mesurées en pure perte à ce mur invisible qui les sépare de l'intangible monde extérieur, avant de terminer leur vie sur le rebord d'un calorifère, sous les yeux indifférents d'élèves qui préfèrent laisser errer leur regard à travers ce carré de liberté vitrée et encadrée de rideaux qu'est la fenêtre plutôt que d'écouter parler leur professeur. Et jamais une seule d'entre ces mouches ne parviendra, malgré tous ses efforts, à ne serait-ce qu'égratigner légèrement la vitre. Pendant une seconde, Katia reste immobile à regarder leur ballet désordonné. Puis, l'assurance revient dans son visage comme une vague froide, et tout à coup, elle se tourne vers moi.

-Toi, viens ici.

Je suis pétrifié. Lentement, je me lève et me dirige vers l'avant, vers elle. Jamais quatre mètres ne m'ont semblé plus longs à parcourir. Je suis affreusement conscient de tous mes mouvements, de chaque battement de cœur

terrorisé, de chaque goutte de sueur qui perle à la surface de ma peau plus blême qu'elle est censée l'être, du regard de chaque personne de cette classe tourné vers moi et où se devine parfois le soulagement de ne pas avoir été choisi à ma place, du poids de mon boulet qui me suit. À chaque pas je crois que je vais me réveiller ailleurs, mais non. Ma cheville me démange, j'ai sans doute encore une irritation due au port de mon boulet, il faudra que je mette de la crème. Je vais peut-être mourir dans quelques secondes. Peut-être qu'elle va me tuer en premier puis qu'elle s'occupera ensuite de toute la classe. Curieusement, cette pensée me rassure. Je ne serai pas seul. Ciel que ma cheville me gratte. Mon Dieu, je vais mourir et je ne pense qu'à mettre de la crème. Et brusquement je suis devant elle, et elle va me tuer, c'est certain, d'un instant à l'autre elle balancera son boulet dans mon visage et tout sera terminé. J'espère que ça ne fera pas mal. Oh, j'ai perdu tant de temps à m'en faire avec des choses futiles dans ma trop brève existence, tant de temps...

C'est alors que je m'aperçois que Katia vient de me dire quelque chose et que je ne l'ai pas du tout écoutée.

-Quoi ?

Est-ce que ce gargouillement rauque est vraiment ma voix ?

-J'ai dis, enlève ton boulet ! Tout de suite !

Je me penche et je m'exécute avec dans la tête comme un bruit blanc. Je lui remets la chaîne dans les mains,

et au même moment, je me demande pourquoi je lui ai obéi. Après tout, je suis largement assez près d'elle pour l'attraper bien avant qu'elle n'ait le temps de mettre en branle son fléau d'arme improvisé, et puis je suis plus grand et plus fort qu'elle. Mais je ne fais rien. Je lui laisse prendre le bracelet de métal et je reste cloué sur place à regarder ce qu'elle va faire.

Katia laisse tomber son propre boulet par terre et lève bien haut mon boulet emprunté, pour que tout le monde voie le logo de l'école qui y est imprimé. Je comprends que c'est en raison du boulet prêté par l'école qu'elle m'a choisi et qu'elle me dévisageait tout à l'heure dans la cour.

Katia le redépose par terre et empoigne à deux mains l'extrémité de la chaîne. Elle commence à faire tourner le boulet autour d'elle, d'abord lentement puis de plus en plus vite. Le sifflement de la chaîne se mêle au grésillement des mouches, le boulet est maintenant invisible tellement elle le fait tournoyer rapidement, et c'est un miracle qu'il ne lui ait pas déjà échappé. Katia fixe la vitre et nous la fixons, elle, comme hypnotisés. Alors, dans un cri, incapable de le retenir plus longtemps, Katia laisse s'échapper le boulet qui comme un éclair noirâtre vient défoncer la fenêtre pour aller s'écraser trois étages plus bas.

Puis, alors que l'écho du fracas résonne encore à nos oreilles, la porte de la classe s'ouvre violemment et deux policiers entrent, revolver au poing, en hurlant quelque chose qui doit ressembler à « personne ne bouge ! » Quelqu'un a dû les appeler discrètement avec un téléphone portable... Tout le monde sursaute brutalement, et certains ont le réflexe de crier ou de mettre leurs mains en l'air, ce qui n'améliore pas la clarté de la situation. « À terre, à terre ! », gueule un des policiers. Comme il est difficile de dire exactement à qui il s'adresse, moi et plusieurs autres nous jetons par terre sans réfléchir. Entre-temps, Katia est montée sur le rebord de la fenêtre brisée. Elle crie: « Vous ne m'aurez pas ! Vous ne m'aurez pas ! », ce qui permet aux policiers d'identifier pour la première fois lequel d'entre nous est le preneur d'otage. L'un d'entre eux, en retrait, braque discrètement son arme sur elle, tandis que l'autre s'approche doucement, les mains ouvertes devant lui en signe d'apaisement.

-Tout va bien, tout est fini maintenant, rends-toi, tout va bien se passer.

-Non.

-Tu vas voir, il n'y a pas de raison pour que ça finisse mal, tout est beau, prends ton temps, tout va bien aller...

-Non.

Elle le regarde dans les yeux et prend une grande inspiration comme si elle allait plonger dans une piscine, puis

elle ferme les yeux et elle saute. Le policier s'élance au dernier moment pour la retenir mais ses mains se referment sur le vide tandis que le cri de Katia s'éteint quand elle touche le sol. « Merde. », lance le policier, laconique, tandis que son collègue pousse une bordée de jurons et se précipite dans le couloir pendant que d'autres policiers et des secouristes entrent.

L'un d'entre eux s'agenouille auprès de moi et me demande si ça va. Je réponds que oui, et il part s'occuper de quelqu'un d'autre, qui s'est mis à hurler sans raison, comme si le chaos ambiant ne suffisait pas. Je me lève et je marche vers la fenêtre. En passant près du bureau de Madame Lamarre, je vois la statue qu'elle a essayé de façonner, écrasée par terre par la botte de quelqu'un qui a marché dessus. Je me penche dehors. En bas, on charge Katia sur une civière et on la met dans une ambulance qui démarre en trombe. Apparemment sa chute ne l'a pas encore tuée. Le ciel est d'un bleu immaculé et le vent me caresse le visage. On n'entend plus les mouches, elles ont dû s'échapper... Je me sens léger.

Un autre secouriste m'aborde et me demande si ça va. Je n'ai pas le temps de répondre avant qu'il avise ma cheville.

- Mon Dieu ! Pauvre petit, tu as perdu ton boulet ! Viens, on va s'occuper de toi.

## Répartition des prix

Les lauréats du concours littéraire Critère ont accepté que leur texte soit publié par les organisateurs sous forme imprimée ou électronique. Le présent volume est le résultat de cette entente. Il est disponible à la bibliothèque de la plupart des collèges. Les textes peuvent aussi être lus à l'écran, imprimés ou commandés dans le site internet du concours à l'adresse < [www.cegep-fxg.qc.ca](http://www.cegep-fxg.qc.ca) >.

Cette année, le jury a décerné les prix de la manière suivante :

1<sup>er</sup> prix, 1 000 \$

Oriane Leperlier, Cégep de Jonquière

2<sup>e</sup> prix, 800 \$

Ariane Litalien, Collège François-Xavier-Garneau

3<sup>e</sup> prix, 700 \$

Charles-André Caron

5 mentions, 500 \$ (total 2 500 \$)

Virginie Blanchette-Doucet,  
Cégep de Drummondville

Philippe Côté-Léger,  
Cégep régional de Lanaudière à L'Assomption

Nicolas Gendron,  
Collège Lionel-Groulx

Sophie Larrivée-Larouche,  
Cégep de Limoilou

Émile Vigneault,  
Cégep de Sainte-Foy



